

報 畫 國

Une fois voir vaut mieux que cent fois entendre.

Tschao-Choung-Kouo.

國

報



Les r...
Tsing Hw...
ng-Koung-Po...

China illustriert

China illustrated

Chine illustrée

N° 2 - Septembre 1935

Fr. 0.30 Suisse

Parait une fois par mois.
Edited monthly.
Erscheint monatlich.

Abonnement par an :
Subscription per annum : **Fr. s. 3.50**
Abonnement jährlich :

Annonces suivant tarif.
Advertisements as per tarif.
Annoncen nach Tarif.

Rédaction :
Publishing-Office : Bibliothèque Sino-Internationale (Directeur Dr. Tientshe HU), Château
de Montalègre, route de Vésenaz, Genève. Tél. 45.330.
Redaktion :

Prière de joindre le port de retour aux lettres qui exigent une réponse.
Please, add return-postage for letters which should be answered by us.
Bei Anfragen, bitte, Rückporto beifügen.

Les photos mises à notre disposition seront reçues avec gratitude.
Photographical contributions welcome.
Bildbeiträge erbeten.



Les études sont terminées !

Les étudiantes de l'Université King-Lin (Nankin) entrent en possession de leurs diplômes. C'est la dix-neuvième année que des femmes participent aux examens de cette Université.

Studies are over !

Women-Students of King-Lin University (Nanking) are graduating. (19th year of their admission to the final examinations of this University).

Das Studium ist beendet !

Die Studentinnen der King-Lin Universität (Nanking) erhalten ihre Diplome. Es ist das 19. Jahr, seitdem Frauen an dieser Universität zu Schlussprüfungen zugelassen werden.



Le premier ambassadeur anglais après sa réception par le Président de la République à Nankin. En uniforme: l'ambassadeur anglais; au milieu: Lin-Sen, le Président; en habit: Wang-Ching-wei, Président du Conseil.
 The first British ambassador after his reception by the President of the Republic at Nanking. In full uniform: the British ambassador; in the midst: Lin-Sen, the President of the Republic; in dress-coat: Prime Minister Wang-Ching-wei.
 Der erste englische Botschafter nach Empfang durch den Reichspräsidenten in Nanking. In Uniform: englischer Botschafter; in der Mitte: Reichspräsident Lin-Sen; in Frack: Ministerpräsident Wang-Ching-wei.

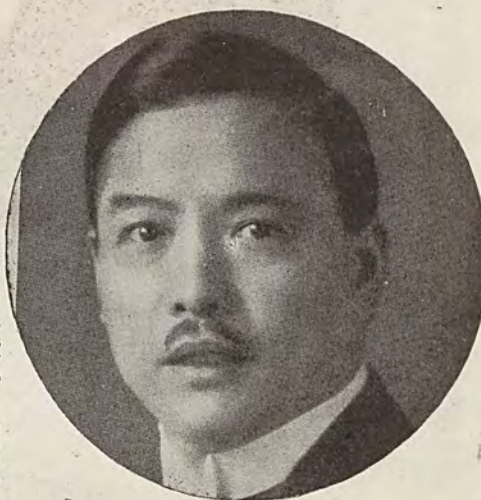
Tsiang-Tso-Ping, jusqu'à présent ministre à Tokio, a été promu ambassadeur dans la même capitale. Le voici avec son treizième enfant, un garçonnet de trois ans.
 Tsiang-Tso-Ping, up to now envoy-extraordinary and minister plenipotentiary at Tokio, has been promoted ambassador at the same court. Portrayed with his thirteenth child, a three-years-old boy.
 Tsiang-Tso-Ping, bis jetzt Gesandter in Tokio, ist in der gleichen Stadt zum Botschafter aufgerückt. Hier sieht man ihn mit seinem dreizehnten Sprössling, einem dreijährigen Knäbchen.

Quo-Tai-Chi. Le premier ambassadeur chinois à Londres; auparavant il y représenta la Chine comme ministre.
 Quo-Tai-Chi. First Chinese ambassador at London, formerly minister plenipotentiary there.
 Quo-Tai-Chi. Der erste chinesische Botschafter in London, bisher Gesandter dort.

L'Ambassadeur anglais présentant ses lettres de créance.
 The British Ambassador presenting his credentials.
 Der englische Botschafter überreicht sein Beglaubigungsschreiben.



L'Ambassadeur japonais présentant ses lettres de créance.
 The Japanese Ambassador presenting his credentials.
 Der japanische Botschafter überreicht sein Beglaubigungsschreiben.



† Dr. Chiang Chao-Yue, décédé le 5 mai de cette année. Cet homme éminent a passé une grande partie de sa vie en Allemagne. Il y débuta comme lecteur au Séminaire Oriental de Berlin. Pendant de longues années fonctionnaire de la légation chinoise, il fut finalement nommé chargé d'affaires. En 1929, il retourna dans sa patrie. Tous ceux qui eurent le privilège de le connaître déplorent son départ.
 † Dr. Chiang-Chao-Yue, passed away on the 5th May, 1935. This eminent man has spent a great part of his life in Germany. At the beginning of his career he was lecturer of the training-college for Oriental languages at Berlin. For long years in the service of the Chinese legation, he was finally appointed chargé d'affaires. In 1929 he returned home. All those who had the privilege of knowing him, lament his decease.
 † Dr. Chiang Chao-Yue starb am 5. Mai d. J. Dieser ausgezeichnete Mann hat einen grossen Teil seines Lebens in Deutschland verbracht. Ursprünglich Lektor am Berliner Orientalischen Seminar, war er lange Jahre als Beamter der Chinesischen Gesandtschaft tätig und wurde schliesslich Geschäftsträger. 1929 kehrte er in die Heimat zurück. Sein Ableben wird vor Allen, die den Vorzug hatten, ihn zu kennen, aufrichtig beklagt.

LIAO TSOUNG KAI †

Liao Tsoung Kai, homme d'état de grand mérite ; né aux Etats-Unis en 1877 ; arrivé en Chine en 1904, il épousa Mlle Che-Chiang-Ni, continua ses études d'économie politique au Japon et adhéra au mouvement révolutionnaire. Ami de Sun-Yat-Sen, il prit le Ministère des Finances ; par l'entremise de son intime, le feu délégué soviétique Joffe, il établit un contact avec les adversaires de l'impérialisme à l'étranger ; en 1922, il quitta les finances et se chargea des travaux publics ; en collaboration avec Chiang-Kai-Chek, il fonda l'école militaire à Houan-pou ; nommé gouverneur de Canton, il fut assassiné par des ennemis politiques en 1925.



Le défunt.
The deceased.
Der Verstorbene.



LIAO TSUNG KAI †

Liao Tsung Kai, statesman of great deserts, born in the United States in 1877, went to China in 1904, married Miss Che-Chiang-Ni, continued his studies of political economy in Japan and joined the revolutionary movement. Follower of Sun-Yat-Sen, he was during the revolution at the head of the ministry of finance ; through the agency of his friend, the late delegate of the U.R.S.S. Joffe, he came into touch with those personalities abroad, who fought against imperialism ; 1922 he left the ministry of finance and entered upon the Labour Department ; jointly with Chiang-Kai-Shek he founded the military school at Huanpu ; later on governor of Canton he fell in 1925 a victim of political enemies.

Obsèques officielles de Liao Tsoung Kai. Les représentants du gouvernement, au centre : Wang Tsing Hwei, le Président du Conseil, en blanc : Tcheng-Koung-Po, ministre de l'Economie Publique.
Official funeral for Liao Tsung Kai. The representatives of the Government ; in the midst : Prime Minister Wang Tsing Hwei ; in white : Tcheng-Kung-Po, minister of Public Economy.
Staatsbegräbnis für Liao Tsung Kai. Die Regierungsvertreter ; im Zentrum: Ministerpräsident Wang Tsing Hwei ; in weiss : Wirtschaftsminister Tcheng-Koung-Po.



Sa veuve, Mme Liao Tsoung Kai, peintre et politicienne bien connue.
Mrs Liao Tsung Kai, the widow, well-known painter and politician.
Seine Witwe, Frau Liao Tsung Kai, bekannte Malerin und Politikerin.

LIAO TSUNG KAI †

Liao Tsung Kai, verdienstvoller Staatsmann, geboren 1877 in den Vereinigten Staaten, kam 1904 nach China, heiratete daselbst Fräulein Che-Chiang-Ni und setzte seine nationalökonomischen Studien in Japan fort ; treuer Anhänger Sun-Yat-Sens wurde er während der Revolution Finanzminister. Mit dem verstorbenen Sövjeddelegierten Joffe befreundet, suchte er bei den im Ausland den Imperialismus Bekämpfenden Anschluss ; 1922 verliess er das Finanz- und übernahm das Arbeitsministerium. Mit Chiang-Kai-Shek zusammen ist er Gründer der Militärschule in Huanpu ; zuletzt Gouverneur von Canton, wurde er 1925 von politischen Feinden ermordet.

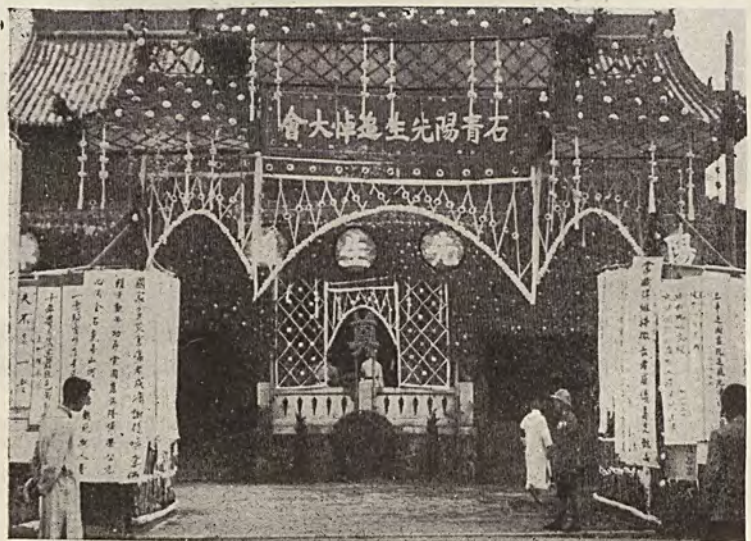


Le défunt.
The deceased.
Der Verstorbene.



Les funérailles de She-Tsing-Jang, président du Comité National pour la Mongolie et le Thibet. (Cérémonial chinois.)
Funeral for the President of the National Committee for Mongolia and Thibet, She-Tsing-Jang, according to the Chinese rites.
Beerdigung She-Tsing-Yangs, Präsidenten des Nationalkomitees. (Nach chinesischem Ritus.)

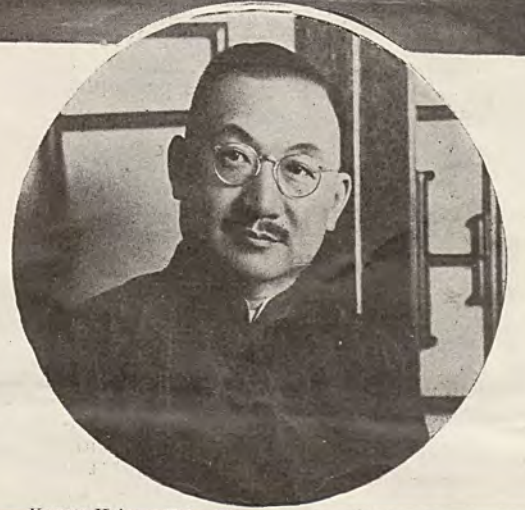
L'entrée de la maison mortuaire.
Entrance into the house of mourning.
Eingang zum Trauerhaus.



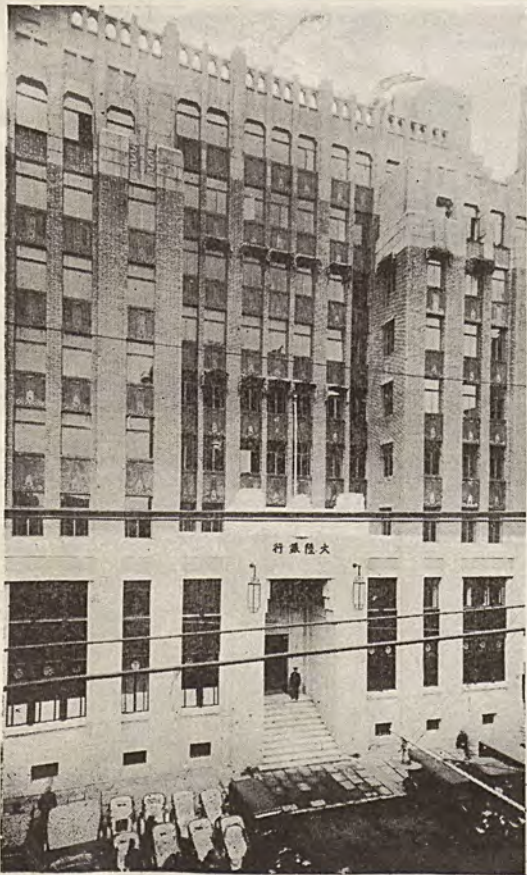
Banque Centrale de Chine, Changhai.
Central Bank of China, Shanghai.
Die Chinesische Zentralbank, Shanghai.



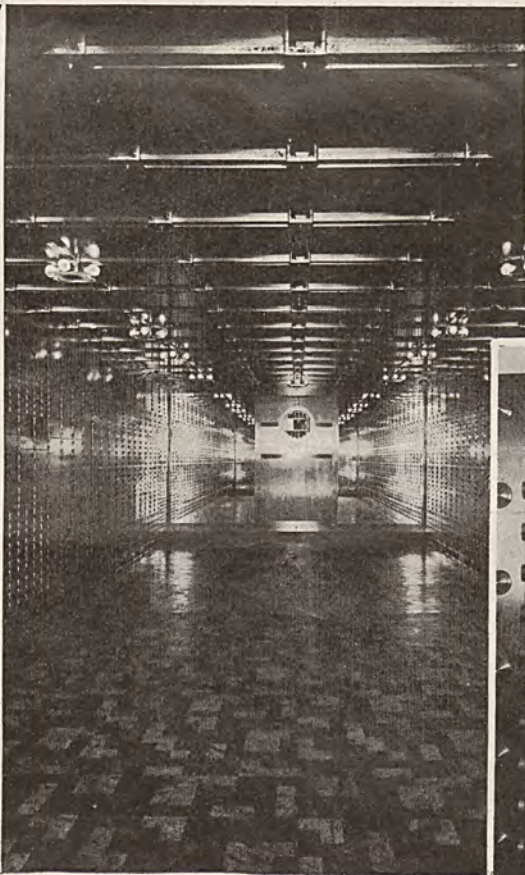
Banque Commerciale Yien Jieh (Tientsin).
Yien Jieh Commercial Bank (Tientsin).
Die Yien Jieh Kommerzbank (Tientsin).



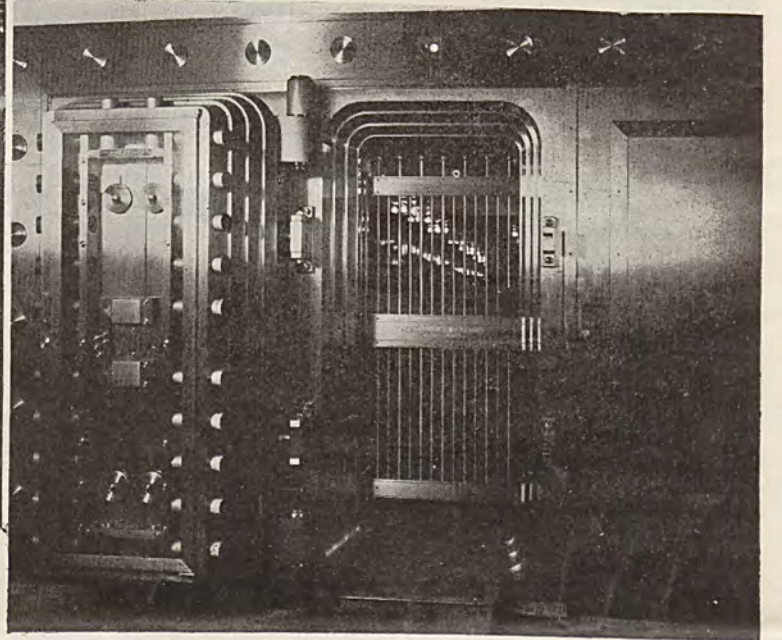
Koung-Hsiang-Hsi, Ministre des Finances,
président de la Banque Centrale de Chine.
Kung-Hsiang-Hsi, Minister of finance and
president of the Central Bank of China.
Kung-Hsiang-Hsi, Finanzminister, Präsi-
dent der chinesischen Zentralbank.



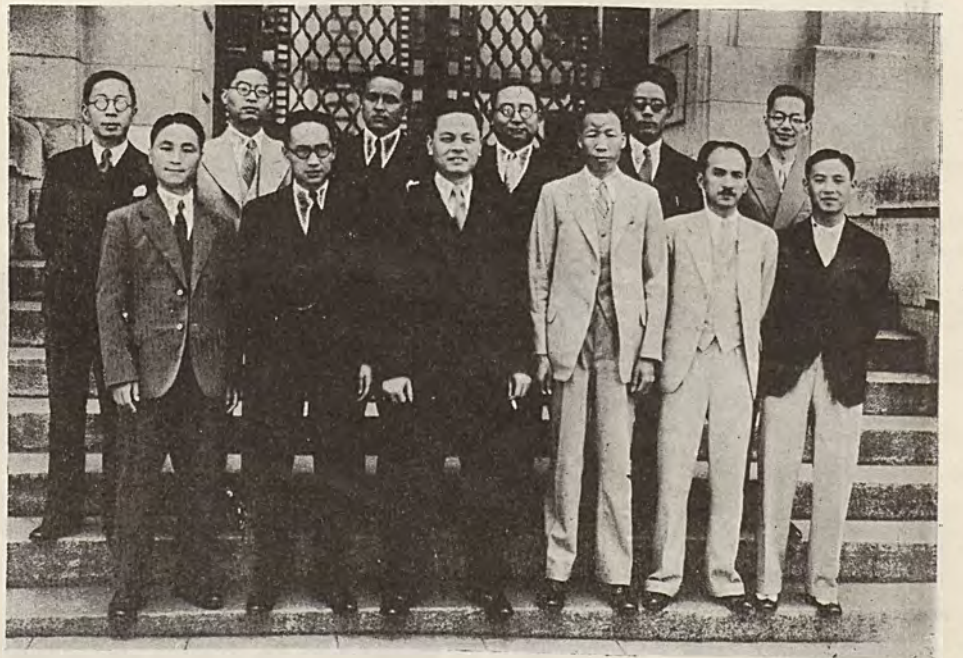
Succursale de la Banque Continentale.
(Changhai)
Branch-establishment of the Continental
Bank. (Shanghai)
Filiale der Kontinentalbank. (Shanghai)



Safes
Succursale de la Banque Continentale.
Branch-establishment of the Continental
Bank.
Filiale der Kontinentalbank.



La Banque des Communications à Nankin.
The Bank of Communications at Nanking.
Die Verkehrsbank in Nanking.



La délégation chinoise à la Conférence du Bureau International du Travail. Au milieu :
M. Li-Ping-Heng, 1^{er} délégué gouvernemental ; à droite : M. Pao-Houa-Kouo, 2^e
délégué gouvernemental.
The Chinese delegation at the session of the International Labour Office. In the midst
Mr. Li-Ping-Heng, 1st government delegate. At his right Mr. Pao-Houa-Kouo,
2nd government delegate.
Die chinesische Delegation bei der Tagung des Internationalen Arbeitsamts. In der
Mitte Herr Li-Ping-Heng, 1. Regierungsvertreter, zu seiner Rechten Herr Pao-
Houa-Kouo, 2. Regierungsvertreter.



Dr. Yen, Ambassadeur chinois à Moscou, diplomate bien connu, en visite à la « Bibliothèque Sino-Internationale » de Genève. (+ Dr. W. W. Yen).
Dr. Yen, Chinese ambassador at Moscow, well-known diplomat, paying a visit to the « Bibliothèque Sino-Internationale » of Geneva. (+ Dr. W. W. Yen).
Der weitbekannte Diplomat, Dr. Yen, gegenwärtig chinesischer Botschafter in Moskau, auf Besuch in der « Bibliothèque Sino-Internationale », Genf. (+ Dr. W. W. Yen).

Hou-Han-Ming, l'éminent homme d'état, fait actuellement un voyage d'agrément en Europe; il séjournera également en Suisse.
Hu-Han-Ming, the distinguished statesman, has come for a pleasure-trip to Europe. He will also stay in Switzerland.
Hu-Han-Ming, der hervorragende Politiker, auf einer Erholungsreise in Europa; wird in der Schweiz weilen.



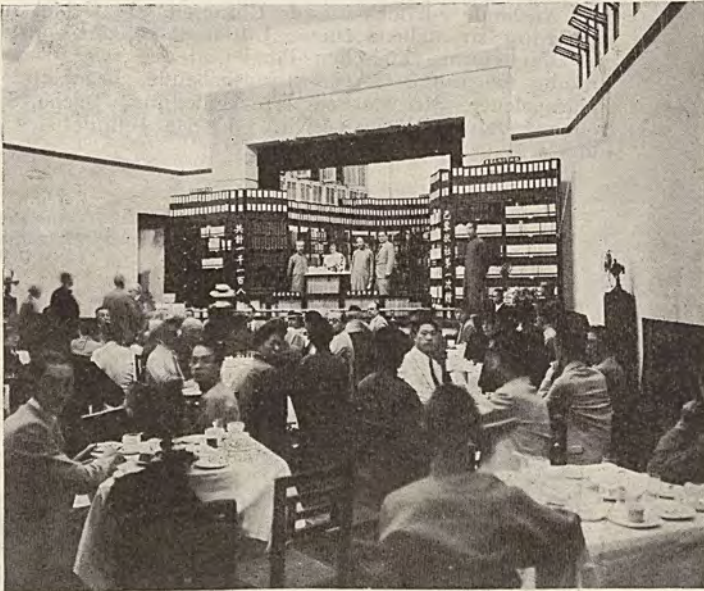
Bruxelles. L'association Internationale de Jeunesse de la Croix Rouge organise un cortège, auquel participent plus de 10.000 garçons et fillettes de toutes les nationalités. Voici 5 jeunes chinois dans le cortège.
Brussels. Procession held by the International Juvenile Association of the Red Cross. More than 10.000 boys and girls of all nationalities took part in it. 5 young Chinese participants.
Brüssel. Internationaler Jugendverband des roten Kreuzes. Ueber 10.000 Knaben und Mädchen aller Nationen halten einen Umzug. Hier 5 chinesische Zugteilnehmer.



Au Séminaire Oriental de l'Université de Berlin. Le lecteur, M. Tseng, entouré de ses élèves qui ont passé avec succès l'examen de diplôme de la langue chinoise. (Juin 1935).
In the training-college for Oriental languages. (University of Berlin.) Dr. Tseng, lecturer, surrounded by his pupils, who have successfully passed the examination for obtaining a diploma for the Chinese language. (June 1935).
Im orientalischen Seminar der Universität Berlin. Herr Lektor Dr. Tseng, umgeben von seinen Schülern, welche die Diplomprüfung für die chinesische Sprache erfolgreich bestanden haben. (Juni 1935).



Une commission américaine étudiant l'horticulture, visite le Mausolée du Dr. Sun-Yat-Sen à Nankin (14 juin 1935).
An American commission for the study of horticulture, visits the Sun-Yat-Sen Mausoleum at Nankin (14th June 1935).
Eine amerikanische Studienkommission für Gartenkunst besichtigt das Sun-Yat-Sen Mausoleum. (Nanking, 14. Juni 1935.)



Mme Roubé Jansky, collaboratrice de « Paris-Soir », est reçue par M. le Dr. Tsou-Ming-Ni, secrétaire général du Président du Conseil.
Mrs. Roubé Jansky, contributor to « Paris-Soir », being received by Dr. Tsou-Ming-Ni, Chief Secretary of the Prime Minister.
Frau Roubé Jansky, Mitarbeiterin des « Paris-Soir », wird von Herr Dr. Tsao-Ming-Ni, dem Generalsekretär des Ministerpräsidenten, empfangen.

Mme Roubé Jansky, au nom du groupe « Diderot », Paris, remit à la « Bibliothèque Sino-Internationale » à Changhai un magnifique don de livres. La réception à cette occasion.
Mrs. Roubé Jansky presented in the name of the « Diderot Association » Paris, a rich gift of books to the « Bibliothèque Sino-Internationale » at Shanghai. On this occasion a solemn reception was organized.
Frau Roubé Jansky überreichte der « Bibliothèque Sino-Internationale », Shanghai, im Auftrage des Vereins « Diderot », Paris, eine prächtige Bücherspende. Bei dieser Gelegenheit fand ihr zu Ehren ein Empfang statt.



De son vivant le maréchal Chiang-Kai-Shek a vu sa statue se dresser à Hongkow. Erigé par la volonté du peuple, ce monument a été inauguré le 1er juin de cette année.
Marshal Chiang-Kai-Shek has been honoured in his life-time by a monument. By the people's will it has been raised at Hongkow. Its inauguration took place on the 1st of June of this year.
Marschall Chiang-Kai-Shek hat zu seinen Lebzeiten in Hongkow ein Denkmal bekommen. Es wurde vom Volke erbaut und am 1. Juni ds. J. eingeweiht.



Ministère des Communications (Nankin). Sa construction prit beaucoup de temps. Terminé en 1934.

Ministry of Communications. Its construction has taken a long time. Finished in 1934. (Nanking)

Verkehrsministerium (Nanking) war lange im Bau. 1934 beendet.



Jardin sur le toit du Ministère des Communications.

Roof-Garden of the Ministry for Communications.

Dachgarten des Verkehrsministeriums.

Coup d'oeil sur la colonie Tchao-Lo-Tsen. View of the settlement of Tchao-Lo-Tsen. Blick auf die Siedlung Tchao-Lo-Tsen.



Mur des neuf dragons (vu de côté) dans le parc Pei-Hai (Peiping). Le tout en faïence.

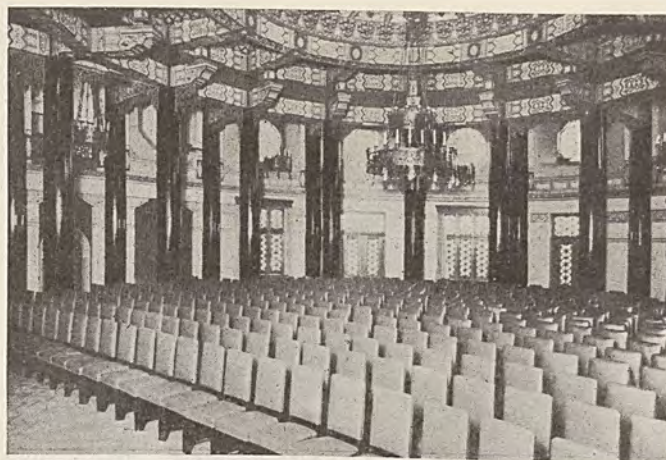
The Nine Dragons' Wall (side-view) in the « Pei-Hai » park (Peiping), entirely of earthenware.

Die Neun-Drachen Mauer (Seitenansicht) im « Pei-Hai » Park (Peiping), ganz aus Steingut.

Salle des fêtes dans le Ministère des Communications à Nankin.

Banqueting-Hall in the Ministry for Communications at Nanking.

Festsaal des Verkehrsministeriums in Nanking.



Cabinet de travail du Ministre.

The Minister's Office.

Arbeitszimmer des Ministers.



INAUGURATION OFFICIELLE DE LA COLONIE " TCHAO-LO-TSEN "

(Tchao = Chinois résidant à l'étranger ; Lo = joie ; tsen = village), par le Comité National défendant les intérêts des Chinois résidant à l'étranger, aux environs de la ville de Shuen Tsen (province d'Anhui). Le Comité National avait été chargé par le gouvernement central de mettre un terrain à défricher et à exploiter à la disposition d'émigrés chinois indigents rentrés dans la mère-patrie et qui n'avaient pu trouver du travail.

Parmi d'autres colonies « Tchao-Lo-Tsen » doit son existence à cette initiative. Cette colonie, qui occupe une situation charmante entre des montagnes et un lac, s'est développée avec une rapidité prodigieuse. Elle comprend des bâtiments administratifs, des dépôts pour outils agricoles, des étables, des greniers, des terrains à dessécher, des parcs, des salles des fêtes, etc... Les coopératives y exercent leur activité. N'oublions pas la station d'expérimentation où les qualités de toutes les céréales sont mises à l'épreuve.

THE DAY OF OFFICIAL INAUGURATION OF THE SETTLEMENT OF " TCHAO-LO-TSEN "

(Tchao = Chinese residing abroad ; Lo = joy ; Tsen = village.) by the National Committee for the Chinese residing abroad, in the environs of the town of Shuen Tsen (Anhui Province). The National Committee has been charged by the central government with finding out for impecunious, unemployed Chinese emigrants who had returned home, grounds, fit to be cleared and tilled. Among other colonies the settlement of « Tchao-Lo-Tsen » owes its existence to this initiative. The colony is placed between mountains and a lake ; so its situation is a splendid one. It has developed with amazing rapidity. It encloses administrative buildings, storehouses for agricultural implements, cattle-sheds, granaries, drainable grounds, ponds, playing-grounds, parks, banquetting-halls, etc... Co-operative societies are not wanting. There is also a station for experiments, where the quality of the different cereals is put to the test.

OFFIZIELLE EROEFFNUNGSFEIER IN DER SIEDELUNG " TCHAO-LO-TSEN "

(Tchao = Auslandschinese ; Lo = Freude ; Tsen = Dorf.) durch das Nationalcomité für Angelegenheiten der Auslandschinesen, in der Umgebung der Stadt Shuen Tsen (Provinz Anhwei).

Das Nationalcomité wurde von der Zentralregierung beauftragt, für verarmte, arbeitslose, aus dem Auslande zurückkehrende Chinesen, ein Gebiet zur Urbarmachung und Bewirtschaftung zur Verfügung zu stellen. Dieser Initiative verdankt unter anderem die Ansiedlung Tchao-Lo-Tsen ihre Entstehung. Zwischen Berg und See reizend gelegen, hat sie sich erstaunlich rasch entwickelt. Sie umfasst Verwaltungsgebäude, Lager für landwirtschaftliche Geräte, Viehställe, Getreidespeicher, Strecken zur Trockenlegung, Teiche, Sportplätze, Parkanlagen, Festsäle u. s. w... Konsumvereine betätigen sich. Im Orte befindet sich auch eine Versuchsstation, in der alle Sorten von Getreide ausprobiert werden.

Mur des neuf Dragons (vu de face). The Nine Dragons-Wall (front-view). Die neun Drachen-Mauer (Vorderansicht).



DIOGENES IN ALT-CHINA

VON E. KLEIN-WINTERMANN



So ein gallenbitterer Zynikus wie nur wenige lebte da im alten Reich, Einer unter dem Namen Chuang-tse, und alle Länder weit und breit waren des Ruhmes ob seiner Weisheit voll. Damals, als der König Wei von Chu seinen ersten Minister hatte enthaupten lassen, gelüstete es ihn danach, den grossen Weisen wegen seiner Redlichkeit und Urteilskraft für diesen hohen Posten zu gewinnen, indem er eine Gesandtschaft mit reichen Geschenken an Jenen abschickte.

Chuang-tse sass gerade angelnd am Fluss P'uh, als zwei der vom König abgesandten Grosswürdenträger ihn nach langem Suchen aufspürten und unter zahllosen Verbeugungen begrüssten. In wohlgesetzter Rede und mit grosser Feierlichkeit gaben die hohen Beamten darauf dem Einsiedler den Wunsch des Herrschers kund, ihn mit der Verwaltung seines Reiches betrauen zu wollen.

« Grosse und mächtige Herren ! » sprach darauf der Weise zur Entgegnung, ohne auch nur einen Blick hinter sich zu tun oder die Angelrute aus der Hand zu legen, « tausend Unzen Goldes sind ein grosser Haufen, und so ein Ministerposten ist ja auch mit ehrenreichen goldenen Knöpfen

und kitzlichen Pfauenfedern und so allerlei sonstigem Theatertand reichlich genug gespickt und schmackhaft gemacht. Gut und schön ! — Aber Hand aufs Herz ! — ; habet ihr, grossmächtige Herren, noch niemals einen Opferochsen für das Grenzopfer gesehen ? — Ei nun, so lasset euch sagen : — nachdem man ihn jahrelang gemästet und ihn mit allerlei leckeren Näscheien und liebefschem Getue verhätschelt hat, wird er eines Tages, mit kostbaren und herrlichen Seidenstickereien bekleidet, in den grossen Tempel geführt, — vor den Opferaltar ! — Seid ihr, o Herren, auch nur im geringsten im Zweifel, dass dieser, der doch ein grosser gewaltiger Ochse ist, in diesem Augenblicke nicht ein ganz armseliges, kleines und schmutziges Ferkelchen sein möchte, weit-tausend Meilen weg vom Schlächtermesser ? — Aber wie könnte er dies nun ? — Nein, nein, ihr Herren ! — Wie sollte es mir da nicht tausendmal lieber sein, als freie Creatur meinen Liebhabereien und Neigungen ungehemmt, die Zügel schiessen lassen zu können und mich in meinem lehmigen Wassergraben zu vergnügen, anstatt mich in gleissnerischer Seide und Goldstickerei von den Gwalthern dieser bucklichten Erde zum Spielball tyrannischer Gelüste machen zu lassen ! — Nein — nein, ihr Herren Mandarine ! — geht schleunigst eurer Wege und bleibt mir mit euren Sorgen vom Leibe ! — Und, noch Eins : wisset denn — damit das Grenzopfer gnädig an euch vorüber und eure Mission nicht leer ausgehe — : Im Staate Ch'u soll es eine heilige Schildkröte geben, die schon vor dreitausend Jahren das Zeitliche gesegnet hat, und die vom Könige in einem mit seidenen Geweben umhüllten Schreine in seiner Ahnenhalle aufbewahrt wird. So saget mir denn, ihr Herren, — was würde nun wohl diese Schildkröte, gesetzt, sie könnte es, als das bessere Teil erwählen : dass ihrer leeren ausgetrockneten Schale seit ihrem Tode und noch heutzutage zahllose Ehrentribute dargebracht werden in Gestalt von erdtiefen Bücklingen und andachtsvollen Gebeten, von duftenden und — den Tempelhütern-wohlschmeckenden Opfergaben, — oder aber : noch heute lebend ihren Schwanz munter durch den Kot zu schleifen ? »

« Sie würde es, o grosser Weise » gaben die Würdenträger zur Antwort « wohl sicherlich vorziehen, ihren Schwanz auch heute noch lebend durch den Kot zu schleifen ! »

« Ei der Tausend ! — wenn Das eure Meinung ist, ihr hochwohlweisen Herren ! » rief nun lachend der Philosoph, dann — ja, dann, trollt euch nur und macht euch hurtig aus dem Staube : auch ich gedenke es mir als das Klügere, wie jene Schildkröte in eurem Hirne, so auch fürderhin lebend den Schwanz durch den Schlamm zu schleifen ... »

DER SINN DER GESETZE

Einstmals befand sich Mong-tse, der Lehrer der Menschen und der Menschlichkeit, für eine Zeitlang am Hofe des Königs Hui von Liang. « Wohlan denn », so rief eines Tages der Fürst, da er Jenen erblickte, « so tretet heran zu mir, o Weiser ; — für heute will ich gelassen eure Belehrung vernehmen ».

« So bedenke es, o König, in der Tiefe deines Herzens und habe dessen wohl acht », hob darauf der Weise an zu reden : « Ob man der Menschen einen mit einem Knüttel ermordet oder einem Messer, o sage mir : ist da ein Unterschied ? ».

« Keineswegs », sprach da der Fürst, « es ist hierbei kein Unterschied ! » « Ob man die Menschen nun aber mordet mit einem Messer », fuhr Mong-tse in seiner Rede fort, « oder ob man sie umbringt mit Gesetzen und Regierungsmassnahmen ? »

« Mord ist Mord ! » gab darauf der Herrscher zur Entgegnung, « und da ist auch nicht der geringste Unterschied ! »

Nun erhob Mong-tse seine Stimme zu ihrer höchsten Kraft : « Siehe ! » so rief er, « o so siehe denn hin, grosser König, — in den Hofküchen deines Palastes und in den Küchen der Reichen und Mächtigen gibt es fettes Fleisch im Ueberfluss, und die Kornkammern deines Reiches können nicht umfassen das Getreide und die Früchte und den Segen all der Nahrung, entquollen aus dem Schoss der Erde ; — und in den gewaltigen Ställen deiner Grossen stampfen wohlgemästet all die Rosse, zahllos wie der Sand der Wüste. — Nun aber blicke hin, o Fürst, zur anderen Seite : in die Gesichter all der unendlichen Scharen von Armen, all der Unterdrückten und Betrogenen — dort haben Not und die Entbehrung sich tief hineingeschrieben mit ihren harten Griffeln' — und draussen auf dem Anger vor den Toren — siehe — dort unter ihren Scharen haust fürchterlich der Tod in seiner finsternen Allmacht. — Heisst Das, o König, aber nicht, die Tiere anleiten, die Menschen aufzufressen ? — Also, wie eines der Tiere dem anderen wieder zum Frasse wird. — Der Mensch aber — mit Abscheu und Verachtung wendet er sich ab aus diesem Grunde von jener gefräßigen niederen Creatur. — Wenn nun aber, o König, ein Landesvater seine Regierung also führt, dass

er nicht alle Mittel seiner Macht zur Anwendung bringt, um die Tiere davon abzuhalten, dass sie immerfort die Menschen verschlingen, — sage mir, o Fürst, — : worin besteht dann seine Landesvaterschaft ? ».

VON GERECHTEN EIGENTUM

Nach einer Weile begab es sich, dass Mong-tse an den Hof des Königs Hsüan von Tsi in Jehol gelangte. Da gefiel es eines Tages diesem Fürsten, den Philosophen um seinen Rat anzugehen, indem er fragte : « Möge deine Weisheit nur, o du vielgelehrter Mann, mir dieses dunkle Rätsel deuten : Unlängst hatte man mir berichtet, dass der Park des Königs Wen siebzig Geviertmeilen gross gewesen sein soll. Ist es also in Wahrheit ? » « Ja, o König », gab der Weise zur Antwort, « so will es die Ueberlieferung, — und um keinen Geviertklaffer weniger ! »

Voll Erstaunen warf der Herrscher ein : « Und daran ist also kein Zweifel, dass er solchen gewaltigen Umfang hatte ? »

« So ist es, o Fürst, in Wahrheit gewesen ! » war die Entgegnung des Philosophen, « dem Volke jenes Königs aber deuchte jener Park noch um ein Vielfaches zu klein. »

« Wie kann dies nur sein ? » rief voll Verwunderung König Hsüan aus. Siehe, — mein Park umfasst nicht mehr als vierzig Geviertmeilen, und — erkläre mir, o Weiser, — meinem Volke erscheint er schon als weitaus zu umfangreich ! »

« Erwäget Alles wohl beisammen, grossmächtiger Fürst », war die Erwiderung des Mong-tse da. « Wohl umschloss der Park des Königs Wen ein Landgebiet von siebzig Geviertmeilen im Umfang. — Wollte es aber einem Bedürftigen einfallen, Gras oder Reisig zu sammeln, so stand ihm jener Garten offen, — Jedermann durfte hinein. Wer immer einen Hasen schiessen, wer sich einen Fasanen zum Mittagmahl erlegen wollte, es stand ihm frei, — des Parkes Tore standen offen — Siehe denn, o Fürst, — so besass jener König seinen Park mit seinem ganzen Volke gemeinsam. — War es da verwunderlich, wenn dieser Waldpark jenem glücklichen Volke als um Vieles zu winzig erscheinen konnte ? »

Als ich aber den Grenzen deines Reiches nahe kam, o Herr, so zog ich, wie so üblich, erst Kundschaft ein von den wichtigsten Sitten und Gesetzen und auch von den staatlichen Verboten, ehe ich es wagte, den Boden deines Reiches zu betreten. Also kam mir auch bald zu Ohren, dass im Umkreise dieser deiner Hauptstadt ein Park gelegen sei, in der Grösse von vierzig Geviertmeilen. — Wollte aber hier ein Mann deines Volkes — so wurde mir berichtet — sich vermassen, den Fuss hinein zu setzen oder gar einen Hirsch oder ein Reh darin zu erlegen, so sei er einer Strafe verfallen, so gewaltig, als sei er des Mordes an einem Menschen schuldig. — Auf diese Weise bedeuten diese vierzig Geviertmeilen deines Parkes vor den Toren deiner Stadt hier eine gefährliche Fallgrube inmitten des bewohnten Landes ! — Dass diese aber, o Fürst, deinen Landsleuten ein Dorn im Auge und daher als viel zu gross erscheint — ist das nicht also Rechtens, und ganz in der natürlichen Ordnung !

DAS WISSEN DER HERREN UNSERER TAGE

Zu jener Zeit, als Mo-tse, der Meister aller Weisheit, sich aufhielt am Hofe des Fürsten Wen von Lu-Yang, da sprach zu Jenem der Weise mit Bedeutung : « Solltest du es schon bedacht haben, o König, wie sehr die Herren unserer Tage sich wohl verstehen auf die kleinen und bedeutungslosen Dinge unserer Welt und unseres Daseins und wie so wenig auf die grossen und erhabenen ? »

— Siehe denn, o Fürst, — Siehe, wenn da Jemand einen Hund stiehlt oder ein Schwein, so nennen sie das böse und einen schändlichen Frevel. Wollte es aber Jemandem einfallen, eine Stadt zu stehlen oder ein ganzes Reich, so ist ihr Urteil also : dass dies eine edle und gerechte Sache sei ! Ist Das nicht ein Gleiches, als wollte man ein wenig Weiss, das man sieht, weiss nennen ; dagegen aber, — sähe man Vieles von diesem Weissen beieinander, und wolltedies darum als schwarz bezeichnen ! — Siehe — eben dies meine ich, wenn ich also behaupte : das Wissen der Herren unserer Tage ist lediglich auf die geringen Dinge beschränkt und vermag das Grosse und Bedeutende nicht zu erfassen ! ... »

DER WELTMANN UND DAS FERKEL

Und wiederum begann der Meister Mo-tse : « Wenn man einen Weltmann unserer Zeit, der in Dürftigkeit lebt, im Irrtum oder auch trüglisch als einen Reichen nennt, so wird ihn dieses füglich schwer verdriessen. Wolltest du aber, o Herr, Einen, der weder Tugend noch Rechtschaffenheit besitzt, als einen der Gerechten dieser Erde preisen, so würde Das mit aller Gewissheit seinen Stolz und seine grösste Genugtuung erregen. — Ist das nicht ein Widerspruch ? ».

Von Neuem dann erhob Mo-tse, der Meister, seine Stimme : « Stellet wiederum, o König, einen Weltmann an zum Schlachten eines Ferkels, und er vermöchte es nicht, so wird er das mit Entrüstung von sich weisen. — Wolltet Ihr aber, o Herr, es versuchen, ihn mit der Regierung einer Provinz oder eines Staates zu betrauen, und wäre dies auch weit über seine Kraft und sein geistiges Vermögen, — siehe, so wird er Euer Anerbieten ohne Zaudern und mit grösstem Vergnügen annehmen.

Ist das nicht ein Widerspruch ? ».



HUMOUR HUMOR



- 1) M. Wang : Pour l'exercice de n'importe quel métier, une mise de fonds est indispensable. Le peintre fait exception à cette règle. Qu'on lui mette en main un pinceau et du papier, et il s'enrichit rapidement. Donc, peignons !
- 2) M. Wang : Un artiste doit avoir du savoir-faire pour gagner de la réputation !
M. Tchang : C'est très juste ; la chose principale, c'est de se mettre en avant, de se faire connaître, de flatter le goût du public.
- 3) Affiches : « M. Wang, l'artiste national, vend ses œuvres ».
- 4) Exposition des œuvres de M. Wang.
- 5) M. Wang : j'ai affiché un peu partout, j'ai organisé des expositions, pourquoi mes affaires ne marchent-elles pas mieux ?
- 6) M. Wang : Vous, qui êtes un vieil artiste de grande valeur, louez mes œuvres ! Dites-moi aussi, comment il faut procéder pour acquérir la gloire !
Le vieil artiste : Ne vous impatientez pas ! L'artiste chinois ne devient célèbre qu'après sa mort.
- 7) M. Tchang : (dans la « maison mortuaire » de M. Wang, devant la photographie de celui-ci) Hélas, ce bon Wang est mort !
- 8) M. Tchang : (ayant acheté à la « veuve » bon nombre des peintures de M. Wang) : Il est plus que probable qu'avec ses œuvres je fasse rapidement fortune.
- 9) Mme Wang : (apportant des peintures à la brassée) : Voici des peintures qu'il a exécutées cette nuit ; si vous voulez, il vous en peindra encore d'autres.
M. Tchang : Juste ciel, les morts continuent-ils donc à peindre !

Hommes entre eux : A. s'adressant à B. « Etes-vous marié ? » B. « Détrompez-vous ! C'est à un petit chat que je dois ces égratignures à la figure. »

A. « Votre fils est bien aimable ; toutes les fois qu'il jette les yeux sur moi, il vante ma beauté. » B. « En effet, il faut que je l'envoie consulter l'oculiste. »

A. à B. « L'homme qui arrive ponctuellement au lieu du rendez-vous ne perd pas de temps. » B. « Au contraire, il en perd beaucoup, puisqu'il lui faut attendre celui qui n'arrive pas à l'heure. »

La mère : « Tu dois savoir, mon enfant, que si ta mère te punit, c'est parce qu'elle t'aime. » Le fils : « Tu ne pourrais pas m'aimer moins, maman ? »

A. « Tu es toujours si engourdi, qu'on dirait que tu es né dans une étable à pores ! » B. « Bien sûr, que j'y suis né. Comment supporterais-je autrement tes grognements ? »

Mère : « Ce que ton cou est noir ! Il faut vite aller le laver. » Enfant : « Mère, le cou n'y est pour rien. Il paraît seulement tel parce que j'ai changé de col. »

Juge : « Vous avez commis une escroquerie, n'est-ce pas ? » Accusé (à voix basse au juge) : « Pas si fort, s.-v.-p., ma future est dans la salle. Vous pourriez faire rater le mariage. »

Elle : « Te souviens-tu ? Quand tu me demandais en mariage, je refusais pendant un certain temps. » Lui : « Bien sûr ! C'est le temps dont je garde le souvenir le plus doux. »

1) A. « Voyez-vous là-bas cet individu qui louche ! Son infirmité m'a causé préjudice. » B. « Préjudice, en quel sens ? Vraiment je ne comprend pas. » A. « Un jour, nous étions invités tous les deux à un dîner européen. Il était mon voisin de table. A force de loucher vers mon assiette, il l'a vidée. »

2) A. « Toutes les fois que j'entends une cornette d'auto, mon cœur palpite d'effroi. » B. « Et pourquoi ça ? » A. « Voyez-vous, j'avais un chauffeur, il a volé mon auto ; pourtant il a aussi emmené mon dragon de femme et me voilà libre depuis une année. Alors, quand j'entends corner, j'ai peur qu'il me le ramène. »

CHINESISCHE SPRUECHE

Uebersetzt von Pung Fai Tao, Lektor an der Universität

Breslau, Deutschland. (Alle Rechte vorbehalten.)

Der Fisch sieht nur den Köder und nicht die Angel.
Der Mensch sieht nur den gegenwärtigen Vorteil und nicht den zukünftigen Schaden.

Der Vogel geht ins Netz, weil er zu gierig nach dem Futter sucht.
Der Mensch geht zugrunde, weil er zu gierig nach Reichtum strebt.

Schlingpflanzen inmitten von Flachs wachsen gerade auch ohne Stütze.
Mischest du weissen Sand mit Erde wird alles schwarz. So ist es auch mit der Freundschaft der Menschen.

Verkehrst du mit guten Menschen, trittst du gleichsam in ein Zimmer mit duftigen Blumen. Nach einiger Zeit merkst du nichts mehr von Duft.

Verkehrst du mit schlechten Menschen, ist es, wie wenn du auf den Fischmarkt kommst. Nach einiger Zeit merkst du nichts mehr vom Gestank.

Die Zeit ist Gold wert, aber mit Gold kann man die Zeit nicht kaufen.

SPRICHWOERTER

Der Sparsame wird sich, erlaubt's das Schicksal, leicht an Luxus gewöhnen.
Umgekehrt wird dem Luxusgewöhnten Sparsamkeit schwer fallen.
(Chang-Tse-Pe.)

Zeit ist schwer zu gewinnen,
Zeit ist leicht zu verlieren.

(Tchang-Ni.)

So Jemand schlecht von Dir spricht,
Geh nach Hause, gehe in Dich !
« Worin hab ich's verfehlt ? »

(Wang-Yung.)

DEVINETTES

CONUNDRUMS

RAETSEL

Les murs de la ville sont carrés ;
Au dehors et au dedans des murs il y a des soldats
Dont chacun est revêtu d'un uniforme jaune ;
Quant à leur chef, on ne le connaît pas.

La ruche.

Une fillette, dont les ongles sont longs et pointus ;
Elle s'occupe à construire un tamis.
Ce n'est ni le vent ni la pluie qui l'effraie,
C'est le bâton dans la main d'un enfant.

L'araignée.

Des jumeaux habitant aux pieds d'une montagne boisée
Et ne se rencontrant jamais.

Les oreilles.

L'échiquier est si étendu
Et les pièces y sont en si grand nombre
Qu'il faut se contenter de l'admirer.
Impossible d'y jouer.

Le ciel constellé.

Un maçon expert, loué par tous,
Qui se bâtit une maison
Dont la porte ne se trouve d'aucun côté.

La chenille.

Dans le bureau je me tiens à côté de la table à écrire,
Dans les chambres, je je suis placé à côté du pupitre,
Je n'ai jamais fait d'études, pourtant je suis fier de littérature.

Le panier à papier.

Quand on le touche
On ne saisit rien.
Nos yeux ne nous disent pas
A quelle distance il se trouve.
Le chagrin visible sur nos visages
On le voit dans le sien,
De même si nous rions
Il rit avec nous.

Le miroir.

Il est revêtu d'une cuirasse, mais le casque lui manque
Et bien qu'aillé, il ne sait voler.
Privé de jambes, il avance quand même.
Il a des yeux, pourtant vous cherchiez en vain les sourcils.

Le poisson.

Il peut prendre ma place,
Je peux prendre la sienne,
Pourtant il reste muet à mon appel.

Le portrait.

L'EVENTAIL AUX FLEURS DE PÊCHER

Par KOUNG-CHANG-JEN (Epoque de l'Empereur Kanghi) (suite)

CHAPITRE II

Un de ces ponts voûtés, caractérisant et égayant le paysage chinois, traverse la rivière qui se jette dans le lac Mo-tsa-hou, non loin de l'embouchure. Il est long et étroit. Près de la tête du pont s'étend un bocage, formé de saules élancés et graves. Un pavillon est caché parmi ces arbres. C'est Li-Tsen-Ri qui l'habite, vieille cantatrice retirée, qui révèle encore toujours les traces d'une beauté jadis fameuse ; une pupille partage sa digne retraite, jeune fille délicate et gracieuse, dont nous ignorons le nom. Elle a trouvé un protecteur paternel et dévoué en la personne d'un voisin, du conseiller municipal retiré, Yang-Lou-You, beau-frère du général Mah-sse-yin de Feng-Yang, frère de lait du terrible ministre Yuan. Il est un hôte assidu du petit pavillon et la vieille Li-Tsen-Ri se réjouit de ce qu'un homme aussi riche et puissant

s'intéresse à sa pupille aimée et qu'il veuille bien s'employer à lui ouvrir une carrière. Le même jour où les trois jeunes gens, dont nous avons parlé, passent des heures agréables auprès de Monsieur Liou, Yang-Lou-You, qui éprouve par le beau temps printanier le désir de délasser son esprit et de passer quelques moments dans un milieu sympathique, se présente au pavillon — Li-Tsen-Ri l'invite à monter au premier étage. Il acquiesce et entre dans une chambre où jusqu'alors il n'avait jamais été admis ; il jette un regard sur les jolis tapis vert près de la fenêtre enjolivée d'un cadre gracieusement sculpté et qui donne sur un balcon, il y voit les pots de fleurs soigneusement rangés et les perroquets bigarrés et criards, juchés sur un perchoir au milieu de la pièce, et s'exclame : « Je ne savais même pas que vous aviez ici une chambre aussi gentille, il n'est pas difficile de deviner que c'est celle de la jeune dame. Et où est-elle en ce moment ? » Madame Tsen-Ri répond : « Ce matin, elle est encore occupée à se coiffer dans la chambre à coucher, mais je vais l'appeler ». Pendant qu'elle va la chercher, il jette un regard curieux sur les bandes de papiers couvrant les parois ; une poésie portant la signature de quelques personnalités en vue est inscrite sur chacune d'elles, hommage délicat rendu à la jeune artiste. En entendant de petits pas, il se retourne ; une belle jeune fille vient vers lui et le salue gracieusement. Il dit : « Il n'y a que peu de jours depuis que nous nous sommes vus ; en ce court laps de temps vous avez pourtant réussi à embellir encore. Je me rends, en effet, compte que ces parois ornées d'inscriptions élogieuses à votre égard, ne proclament que la vérité ». Il jeta encore un regard sur elles et dit, très surpris : « Comment ! Même des poètes aussi célèbres que Chang-Tien-Lin et Cha-Y-Tsung ont exalté votre beauté. Eh bien, il faut que je m'y essaie à mon tour ».

Tsen-Ri, ravie, s'empressa d'apporter l'encre et le pinceau et de les placer devant lui. Il prit le pinceau et remua les lèvres en réfléchissant. Tout à coup il dit : « Il y aurait trop de présomption de ma part de vouloir rivaliser avec de si grands poètes, mais puisque j'ai le pinceau en main, je vais vous dessiner quelque chose. Me permettez-vous, Madame Tsen-Ri, de dessiner, là-dessus, quelques feuilles ? » Celle-ci inclina la tête. « Je vois », continua Yang-Lou-You en désignant un endroit de la paroi, « que quelqu'un a déjà ébauché une couche de terre sur laquelle je pourrai faire pousser ma plante ». Ceci dit, il se mit au travail et dessina une orchidée, en en rendant chaque détail avec un art consommé. « Quel chef-d'œuvre ! » s'exclama la vieille dame, lorsque le dessin fut terminé, « grâce à lui, cette chambre connaîtra la célébrité ! ». M. Lou-You sourit et demanda : « Quel est donc le nom officiel de votre pupille ? Il faut pourtant que je le sache, si je dois ajouter ma dédicace ». « Jusqu'à présent », répondit Madame Tsen-Ri, « elle n'a pas encore reçu de nom officiel. Ne voudriez-vous pas vous en charger ? » M. Lou-You réfléchit quelques instants, puis il déclara : « L'orchidée jouit déjà dans nos livres anciens d'une grande réputation à cause de son parfum exquis, qui plaît même aux rois. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je l'appellerai donc Chang-Tjun (parfum des rois) ». « On ne saurait mieux trouver » répondit Tsen-Ri et elle invita la jeune fille à remercier son protecteur. « Je crois en effet, dit celui-ci en souriant, que ce nom sied à cette belle jeune fille et à cette belle maison. » Tsen-Ri se confondit en remerciements et assura que de sa vie elle n'avait vu aussi parfait dessin et aussi parfaite écriture. Elle se montra toute enchantée du nom de Chang-Tjun reçu par sa pupille. Après avoir emporté l'encre et le pinceau, elle revint et tout le monde s'assit. « J'affirme, dit Yang-Lou-You, que la jeune fille est d'une beauté rare ; j'ignore cependant si elle démontre des capacités spéciales. » « Jusqu'à un temps peu éloigné », répondit sa tutrice, « elle était d'une timidité excessive et elle n'a pas osé entreprendre quoi que ce soit ; ces derniers mois-ci, cepen-

dant, un professeur privé lui enseigne le chant. Mais je ne pense pas qu'en si peu de temps elle ait déjà pu profiter de ses leçons. » « Et qui est ce maître ? » s'enquit M. Lou-You. « C'est M. Soo-Quei Ssen. » « Lui ! » dit l'hôte, « c'est une vieille connaissance à moi ; il est, en effet un professeur fameux. Cependant il y a différents genres de chant, lequel enseigne-t-il à mademoiselle ? » « Il lui enseigne le Jo-Min T'ang-Sse-mon (Les quatre rêves dans le palais de Jo-Min). » « Et où en est-elle ? » « Comme elle ne prend ses leçons que depuis peu, elle n'a pu apprendre jusqu'à présent que la moitié de la chanson « Mon-T'a-T'ing. » En se tournant vers la jeune fille, Tsen-Ri dit : « M. Jang-Lou-You est un vieil ami de notre famille. Tu peux chanter devant lui sans te gêner ! » La timide jeune fille se troubla et répondit qu'elle ne se sentait pas le courage de chanter en présence d'un hôte. Les insistances de la vieille dame ne réussirent pas à vaincre la répugnance de sa pupille, qui n'osait pas se produire de peur d'être prise pour une jeune fille de moralité douteuse. La situation fut sauvée par le professeur, qui entra justement. M. Soo-Quei-Ssen n'avait pas eu un long chemin pour venir, il habitait tout près et il était aussi voisin du vieux Liou-Tsin-Tsing. Au commencement de sa carrière, le jeune homme avait travaillé dans l'administration, mais il l'avait ensuite quittée pour se consacrer entièrement à l'art et il gagnait sa vie en donnant des leçons de chant. « Tiens ! M. Lou-You » s'exclama-t-il en entrant, il y a longtemps que nous ne nous sommes revus. » M. Lou-You se mit à rire et dit : « Vous avez là une élève belle et intelligente, il faut que je vous en félicite ». La jeune fille salua son maître, qui prit place et demanda : « Vous rappelez-vous toutes les strophes du chant que je vous ai enseigné ? » Elle fit signe que oui. « Eh bien », continua-t-il, « souffrez que M. Lou-You vous entende les chanter. Il daignera peut-être vous aider. » « Voilà qui me fait plaisir », dit l'hôte, « ainsi la joie d'entendre mademoiselle ne m'est pas refusée. » Tournée vers son professeur, la jeune fille commença :

« Dans le jardin, toutes les fleurs charmantes ont ouvert leurs calices.

Pourquoi faut-il, hélas, que voisine avec ce jardin un manoir délabré et qui menace ruine ?

Quelle tristesse ! »

« Vous n'avez pas été sans faire quelques fautes », dit le maître, « aussi faut-il que vous marquiez mieux les temps d'arrêt. » Elle écouta attentivement les explications de M. Quei-Ssen, puis reprit :

« Nous ne savons guère comment jouir des joies que la vie nous offre.

Le temps passe si vite ! et bien des fois la pluie se met à tomber et le vent à faire rage. »

Cette fois encore, le maître fit quelques critiques. Puis elle continua :

« Quelqu'un monte en bateau, il désire traverser les flots à la rame
Mais la pluie s'est mise à tomber et le vent fait rage. Le temps est peu propice à pareil délassement. »

Cette fois, le maître applaudit sans réserve.

« Le coucou vole en chantant par-dessus les collines verdoyantes !
Elle est belle, la pivoine ; mais ce n'est pas pour longtemps qu'elle ouvre sa fleur,

Et quand le coucou apparaît, elle est fanée. »

« Vous n'avez pas montré assez de facilité en chantant cette strophe », dit Quei-Ssen, « veuillez répéter ! » Elle s'exécute et reprit :

« Les queues des hirondelles ressemblent à des ciseaux,

Nous préférons le coucou, dont le chant caresse nos oreilles ! »

« En somme, je suis satisfait de vous », loua le professeur. « C'est magnifique », dit M. Lou-You en se tournant vers Madame Tsen-Ri ; « elle a une voix merveilleuse et il n'y a pas de doute qu'elle n'obtienne un jour le premier prix. » Puis, se tournant vers le professeur : « Hier, j'ai rencontré M. le prince Tsao-Tsoung, le haut et riche fonctionnaire. J'ai appris qu'il est à la recherche d'une cantatrice à son goût. Savez-vous cela ? » « Je le connais », dit M. Quei-Ssen « cet homme si riche est non seulement un écrivain de premier ordre, il a aussi excellent caractère. » « Eh bien », fit M. Lou-You, « si jamais il rencontrait et épousait cette demoiselle, on ne pourrait rien demander de mieux comme parti. Elle est déjà d'âge à prendre mari et j'espère qu'on ne laissera pas passer cette chance. » Tsen-Ri prit la parole : « Si le jeune homme est tel que vous dites, et si vous nous l'amenez, nous serions on ne peut plus heureuses. Si vous vouliez assumer le rôle de médiateur, vous comble-



Les dix-huit savants au pays enchanté, par Ch'iou Ying, 16^e siècle.
The eighteen wise men in fairyland, by Ch'iou Ying, 16th century.
Die achtzehn Weisen im Zauberland, von Ch'iou Ying, 16. Jahrhundert.

L'ÉVENTAIL AUX FLEURS DE PÊCHER (suite)

riez nos vœux. » M. Young-Liou promet et Tsen-Ri déclara alors : « cette journée est trop heureuse pour qu'on se contente de la passer en bavardant ; il convient de la fêter et de boire du vin. » Et tous descendirent et se rendirent au jardin.

III

Le jour ne s'est pas encore levé, la lune et les étoiles sont encore invisibles. Au département officiel des cérémonies, les derniers préparatifs pour la grande fête qui doit avoir lieu au temple sont en cours. Deux sous-intendants chargés d'apporter les objets nécessaires au sacrifice, comme la viande, les fruits et le vin s'arrêtent dans leur travail et plaisantent. L'un dit : « Je ne dois pas perdre de vue ces bonnes choses, l'un ou l'autre de MM. nos supérieurs, appelés à prendre part à la cérémonie et à faire les révérences rituelles, pourrait être tenté de se les approprier et le chef ne manquerait pas de nous en rendre responsables. » Justement en ce moment, survint un des vieux intendants visés par ces paroles. Il les avait entendues et exhala son indignation. « Ayez soin de ne pas voler vous-même ! » cria-t-il, « pour ce qui est de nous, vous n'avez pas à vous en occuper. » Les deux, tout effrayés, se confondirent en excuses. Le coupable ajouta : « Ce que je viens de dire vaut pour les personnes qui manquent d'éducation et non pour vous, qui êtes un homme distingué. Je suis loin de vous croire capable d'une telle action. » « Assez bavardé », fit le vieux. « Le jour se lève, la cérémonie va commencer ; allume les cierges ! » Peu de temps après, le maître suprême des cérémonies, accompagné de ses assistants, arriva à l'enceinte du temple ; il fut suivi par un grand nombre de personnes désireuses d'assister à la cérémonie, parmi elles se trouvèrent Wou-Yin-Dschi et ses amis. Tout le monde se présenta en grande tenue.

Le maître suprême des cérémonies s'avança vers le milieu de l'espace ; les assistants l'entourèrent à une certaine distance. L'action solennelle se déroula : les cierges brillaient de tout leur éclat, la musique se mit à jouer, la victime fut amenée. Au début, personne n'avait remarqué qu'un homme, objet du mépris universel, se trouvait dans l'assemblée. Nous avons nommé You-Wou-Tse. Cependant, lorsque la cérémonie toucha à sa fin, Wou-Yin-Dchi l'aperçut à proximité de l'autel. Il l'interpella à haute voix. « Vous êtes Youan ; vous n'avez pas le droit de vous

trouver ici ! Sauvez-vous au plus vite ! » Youan se mit en colère et riposta : « Je suis un savant de valeur, je n'ai fait aucun mal ; pourquoi ma présence ici vous offusque-t-elle ? » « Vous êtes un homme taré », rétorqua Yin-Dschi, « et cela, chacun le sait. Vous devriez avoir honte de vous montrer en public et c'est probablement parce que vous n'avez pas encore pu figurer dans l'ouvrage que j'ai écrit sur les hommes néfastes, que vous pensez être honnête et avoir le droit d'assister à cette cérémonie. » Youan répondit : « Encore une fois, je n'ai fait aucun mal et c'est justement pour manifester la pureté de mon cœur que je suis venu ici ». « La pureté de votre cœur ! » railla Jin-Dschi, « sachez que je suis parfaitement renseigné sur votre compte : vous êtes le fils adoptif de l'eunuque We, et il n'y a pas d'infamie que vous n'avez commise pour rassembler de l'argent ; vous n'avez même pas hésité à travailler contre l'empereur et le pays ! » Youan se mit en frais d'éloquence : « Vous m'avez parlé sur un ton inconvenant ! à moi qui suis le disciple du fameux sage Tsuo-Tsung-Ni, à moi qui ai maintes fois combattu le parti de We, alors qu'il était encore tout-puissant ; à moi qui n'ai jamais ruiné qui que ce soit ! Comment osez-vous me traiter de coquin ? Si, à un moment donné, je suis entré en relation avec We sans égard à ma réputation, c'est précisément pour rendre service au public. On ne peut pas toujours agir comme bon vous semble. Si encore vous étiez un homme âgé, je supporterais que vous me fassiez la leçon ; mais vous êtes un jeune homme sans expérience qui vient seulement d'entrer au service de l'Etat. Je ne puis donc oublier vos paroles ». M. Jin-Dschi se fâcha alors encore davantage. L'assistance prit fait et cause pour lui et cria à Youan : « Vous avez l'insolence de prendre la parole en ce lieu sacré ! Ignorez-vous, par hasard, les lois du pays ? » Le vieux maître de cérémonies se joignit au chœur et annonça : « Je mettrai ce coquin à la porte ! » Ceci dit, il frappa Youan, Jin-Dschi fit de même en criant : « Fils adoptif d'eunuque ! Votre place est parmi les eunuques et non parmi nous qui implorons par nos cérémonies le ciel. Nous vous considérons comme un animal impur ! » Youan éprouva une grande honte de ces paroles, mais se voyant assailli par tant de personnes dont il ne pouvait espérer arriver à bout, il s'esquiva par la porte du temple. Jin-Dschi frappa joyeusement des mains et dit en s'adressant au public : « Nous avons bien fait de traiter le fourbe de cette manière. Veillons à ce qu'un individu semblable ne se montre plus parmi nous ! » Tout le monde lui donna raison. On se sépara ensuite au seuil du temple.

TU FU

THE RIVER CH'U

The petals of one Flower that blow away
Are beauties stolen from the cheek of Spring.
But when the Gale a myriad casts astray,
Our human hearts must heavy sorrow wring.

Before our eyes how few short hours will bring
The latest blossom to untimely fall !
Nor care they that regret for them may fling
Aside the chalice in the festive Hall.

In yon small mansion by the River's brim
The halcyon dwells in silence all alone.
By that high grave amid yon garden trim
In solitude the kilins crouch in stone.

If carefully one reasons, one must own
Now is the time to grasp enjoyment's hair,
Why o'er a bubble reputation moan,
Or lace us strait to meet the public stare ?



Tu Fu, one of China's greatest poets, Li T'AI Po's contemporary and friend. (VIIIth century.)

Tu Fu, très grand poète, contemporain et ami de Li T'AI Po.

ODE TO AUTUMN

Kweichow is but a little town of scarce a thousand homes ;
And noiseless still the morning light about its precincts roams.
The Tower beside the River my daily visit sees ;
And there I sit, half up the hill, amid the wooded leas.
The fisher-folk that sleep thereby, and never go away,
Are ever drifting to and fro amid the currents' play.
'Tis Autumn clear; and yet around the prating swallows fly,
As though, like me, forgotten here, and left to pine and die.
K'uang Hêng in happy terms explained Strange Nature's seeming spite.
But ah ! my reputation's breath is lost in lonely night.
Liu Hsiang expounded classic lore ; and won reward and gain.
But aye, at warfare with my heart, in exile I remain.
Of those young men who studied with me, whom I surpassed,
Are many who have honour won, and left me halting last.
They dwell amid yon Stately halls, fair-robed, with prancing steeds ;
While I to solitude am left, devoted to my needs.

Tu Fu, grosser, vielleicht grösster Dichter Chinas. Li T'AI Po's Zeitgenosse und Freund. (VIII. Jh.)

IN A GALLEY

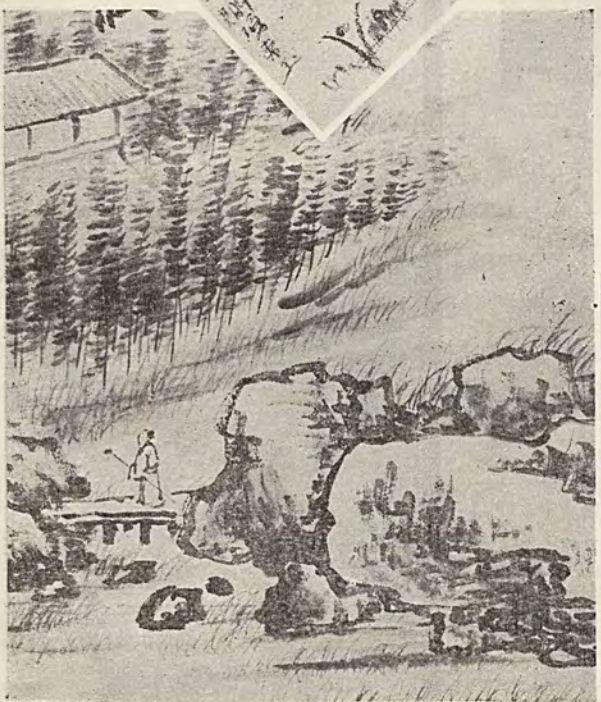
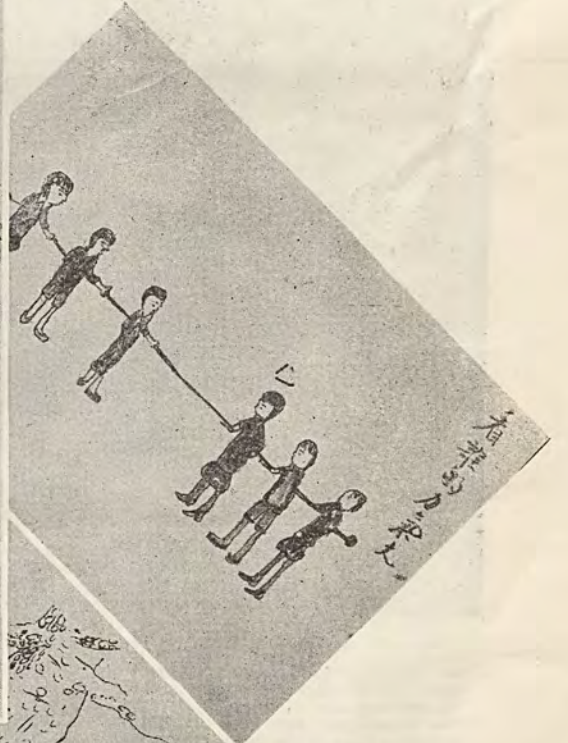
Upon this Ship of Pleasure are
Dark arching eyebrows, gleaming smiles.
Soft flutes and pan-pipes warbling wiles.
To Dream-land waft us far.
Amid the zephyr's wanton sighs
The spars of ivory sway.
How slowly silken tow-ropes draw
Our vessel gliding past the shore,
Yet views the lingering day.
Still unafraid, our course so slow,
The gaping fish light ripples blow,
And rock the dancers' fans above
Reflected on the wave below.
The skimming swallow brush adown
Sweet blossoms from the nautch-girls' hair
To drop upon the matting, where
Light spring the steps of Love.
Had we no skiff that to and fro
To bring supplies with oars could row,
Whence, like a fountain, forth could flow
Such stream of nectar rare ?

THE RUNNERS OF SHIH-HAO

The twilight gloamed. At Shih-hao Ts'un I stayed,
Night soldiers brought the inmates to arrest.
The old man leapt the wall and fled affrayed :
To meet them issued his old wife distressed.
Shouted the soldiers tones in anger strong.
The woman's voice was broken with her woe.
I heard her say that her three sons had gone
To war at Ye-ch'eng. They were forced to go.
That two were dead, the last one wrote to say :
And he in constant jeopardy, he wrote.
Those dead were gone for ever. Aye ! Aye ! Aye !
(With what a choke the words tore up her throat !)
Within the house there now was no one left —
Only her infant grandson at the breast,
And his poor mother, thus of all bereft,
In worn and tattered robe was scantily dressed.
The poor old soul, enfeebled, aged and worn,
Through the dark night must with the soldiers go —
Her enemies ! With agitation torn,
To cook a meal she hurries to and fro.
Their voices' sound the lengthening hours consume :
And weeping dies in strangling sobs away.
The light returns. — As I my road resume,
But sad farewells to that old man I say.

Dessins d'enfants

Childrens' Drawings



Kinderzeichnungen

MAINS HABILES

SKILFUL HANDS

GESCHICKTE HAENDE

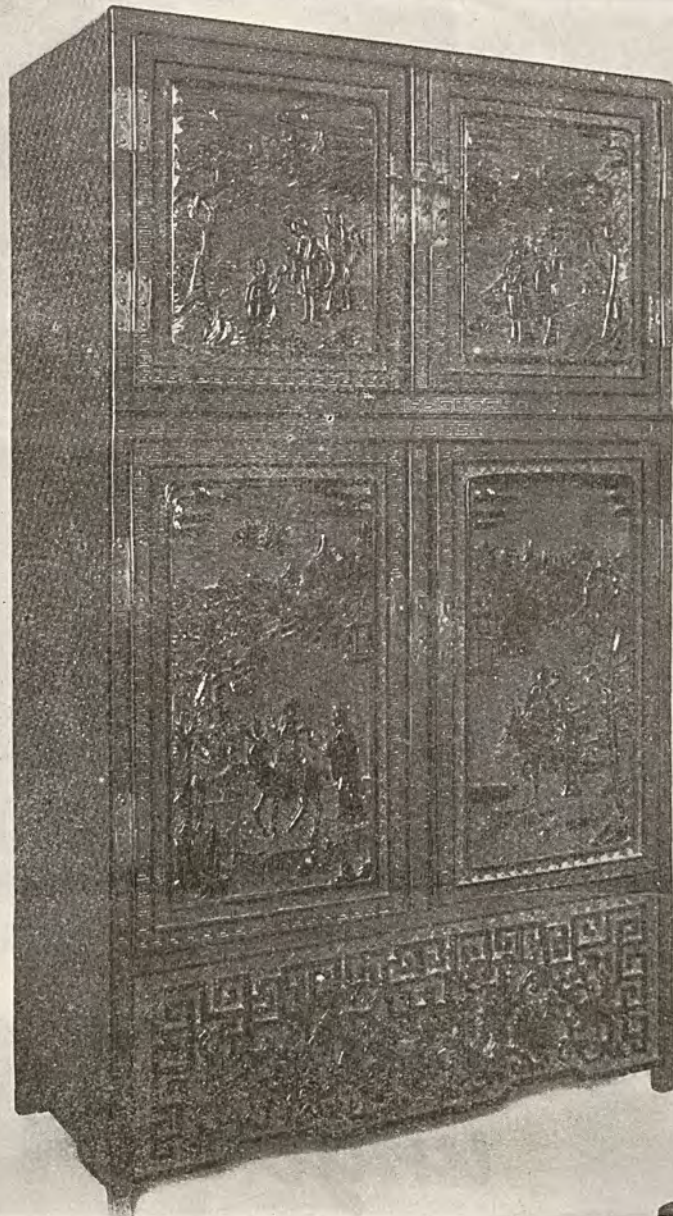
Broderie ancienne. (L'Oiseau fabuleux « phénix »)
 Ancient embroidery. (The miraculous bird « phenix »)
 Alte Stickerei. (Der Wundervogel « Phoenix »)



Paysage de montagnes, sculpté sur pierre.
 Highland (Stone-carving).
 Gebirgslandschaft aus Stein geschnitzt.



Lion. Ce n'est pas de la peinture, c'est une broderie moderne (de la province de Hounan).
 Lion. What you see here is not painted; it is a modern embroidery (from Hounan-province).
 Löwe. Keine Malerei, sondern eine moderne Stickerei (aus der Provinz Hunan).



Armoire de laque.
 Lacquer cupboard.
 Lackschrank.

Contrairement à ce qui arrive dans la plupart des autres pays, les ouvrages manuels continuent à jouir d'une grande faveur en Chine. Dans les écoles de jeunes filles, la broderie sur la grosse toile d'abord, sur la soie ensuite, et la couture sont obligatoires. Dans les écoles élémentaires et dans les classes inférieures des lycées, les garçons se consacrent également à des ouvrages manuels. Au début, on leur apprend à modeler le plâtre et la terre glaise, ensuite à failler dans l'écorce de bambou et sur le bois, finalement ils travaillent la laque.

Tigre. Broderie moderne (de la province de Hounan).
 Tiger. Modern embroidery (from Hunan province).
 Tiger. Moderne Stickerei (aus der Provinz Hunan).



Im Gegensatz zu den meisten anderen Ländern spielt die Handarbeit in China noch immer eine grosse Rolle. Das Sticken, anfänglich auf grobem Tuch, später auf Seide, ist, ebenso wie das Schneiden, in den Mädchenschulen obligatorisch. Die Knaben werden in den Volksschulen und in den unteren Klassen der Mittelschulen gleichfalls zu Handarbeiten herangezogen. Zuerst lernen sie Gips und Ton zu formen, später machen sie Bambus- und Holzschnitzereien, schliesslich Lackarbeiten.

Ouvrage fait à la main. Nacre.
 Fancy-work. Mother-of-pearl.
 Handarbeit. Perlmutter.



Contrary to most other countries, handicraft continues to play an important part in China. Embroidery, at first on coarse cloth, afterwards on silk, is compulsory in all schools for girls, so is dress-making. Boys attending elementary schools and the lower forms of secondary colleges are equally taught handicraft. They start with throwing plaster and clay, later on, they do bamboo-and wood-carving, in the end they make lackerwork.

CHINA

ERSTER TEIL

(Fortsetzung)

Die Mannschaft versammelt sich nach und nach. Der Schein der Lampen beleuchtet das wahre Aussehen des Lebens. Die Steinwände bedecken sie wie ein Wandschirm. Der Boden des Schachts leuchtet auf wie ein grosser Weg. Im eintönigen Leben der Arbeiter bilden Gespräche die einzige Unterhaltung. Während die Zunge von Tsai in hastigen Sprüngen sich überschlägt, zwickert Ssi mit den Augen vor lauter Spannung immer stärker.

Die Kohle reisst quer vor ihnen ab. Die erdartige Schicht, aus der sie zu zwei Dritteln besteht, ist schwarz. Die Spatenschläge ertönen. Die Kohle, in kleinen Klumpen unter das Geröll gemischt, bröckelt polternd herunter. Die leuchtende Seite der kleinen Klumpen ist das Zeichen dafür, dass die eisernen Geräte bereits auf Kohle stossen. In der ersten Reihe kauern die erfahrenen Arbeiter. Sie müssen ausser der Körperkraft auch einen gewissen Ueberblick haben. Sie sind gleichzeitig ehrenamtliche Bergbauingenieure. Die jungen Arbeiter verrichten die Förderarbeit. Dass sie eine derartige Position erlangen konnten, kam dadurch, dass der Umfang der Esel für den Schacht zu gross war. Also mussten vernunftgemäss auch ihre Löhne kleiner sein als die der Esel. Wenigstens gab es unter den Arbeitern keine andere Erklärung dafür. Tsai-siaus und die Kleine schaufeln mit einem halben Napf-scherben die Kohle in den Korb. Die beiden waren blutsverwandt. Aber Hündchen? War er nicht bereits mit fünfzehn Jahren, als sein Vater im Schachteingang ertrank, in die Grube des Herrn Dschang gegangen, um Kohle zu schleppen? Warum verliess er während dieser langen zehn Jahre nicht ein einziges Mal die Körbe? Bestimmt nicht, weil er an einem unglücklichen Tag geboren wurde, vielleicht aber, weil er an einem unglücklichen Tag sterben sollte.

Winternächte sind lang. Eigens zur Verringerung der Gelegenheit für arme Leute, Diebe zu werden, hat man Nachtwächter eingesetzt, die durch die Rufe der Kumpels aus ihrem Schlummer aufgeweckt, sich erheben, um die vierte Stunde zu schlagen. Das Dorfvolk braucht, um das Zusammenklängen von Schlagholz und Gong zu beschreiben, immer die Worte: Ds-bo-bo... tuaaaan! Diese Töne erklingen in einem Winkel des Dorfes, um sich dann ringsherum im ganzen Dorf weiterzuerweitern. Zeitweise ertönen sie besonders hell schallend, aber dann wieder hören sie sich auch schlaftrunken an. In diesem Jahr sind Gau Dsi-yüan und der langbeinige Tschong-siau-dsi die Nachtwächter. Ihre Schritte sind sehr schnell und halten mit dem Rhythmus des Schlagholzes keinen Takt, zur grossen Unzufriedenheit der Dorfbevölkerung. Besonders die Frauen können die beiden nicht leiden, weil sie es immer versäumen, den üblichen Ruf ertönen zu lassen: « Die vierte Stunde ist schon da, jeder achte auf sein Tor! » Zum Glück kam dieses Jahr noch kein Diebstahl vor. Vielleicht war dieses Verhalten jenen Dieben angemessen, allerdings gab es ja keinen Beweis dafür.

So gering er auch war, hatte dieser Ton auf die Mutter im kleinen Haus eine entsprechende Wirkung. Von jetzt ab wollen wir sie mit ihrem üblichen Namen « Mutter Sechzig » nennen.

Als die Musik der Nachtwächter in die kleine Hütte drang, veränderte sie sich zu einer besonders hellen Melodie. Das Haus war so leer und öde, dass es als Wohnung für eine arme Witwe zu gross war. Mutter Sechzig schlief offenbar noch nicht fest. Sie war jetzt ruhig und zufrieden. Der Kang glühte wie ein eiserner Bratrost. Aus den Schlupfwinkeln krochen alle verdösten Läuse hervor, um Abkühlung und gleichzeitig Nahrung zu suchen. Die auf das Lager von Hündchen verteilten Lebewesen machten auch Umzugsversuche. All das trug dazu bei, dass sie noch wacher wurde. Wenn die Ueberfälle besonders stark wurden, scheuerte sie die juckenden Stellen ihres Körpers an der Matte. Der achtzehnte des zwölften Monats stand bevor. Wieder war ein friedliches Jahr vorbei.

« Ds-bo-bo... »

« Ts-ts-ts... »

Das war das Signal der Mäuse. Aus ihrem Geräusch konnte man erraten, dass sie sich bereits auf die Ecke gestürzt haben, wo die Oelfunzeln verstaubt sind.

« Bumm! » Der Besen fiel auf die Erde.

Sie versuchte mit aller Gewalt einzuschlafen. Für ein ganzes Jahr musste die Rechnung abgeschlossen werden, vielleicht wollte sie auch über ihr Leben eine Schlussrechnung aufstellen. Seitdem ihr Mann gestorben war, wurde Hündchen ihre ganze Welt. Auch hat der alte Himmelsvater sie seit jener Zeit mit seinen Augen bewacht, und es ereignete sich in ihrer Welt kein zweites Unfälle. Sie war zufrieden in ihrer Armut, wozu da noch eine Schlussrechnung?

« Ds-bo-bo... », klopfen die Mäuse.

« Ts-ts-ts... », riefen die Läuse.

Die Läuse wurden immer mehr. Ihre Körper vergrösserten sich mit unheimlicher Schnelligkeit, aschfarbene Haare wuchsen daraus hervor. Ununterbrochen hüpfen sie auf den Boden herunter und rannten durch die Tür ins Freie. Von aussen kam plötzlich ein nachtschwarzer Strunk auf das Haus gestürzt. Er wuchs und wurde immer grösser und grösser, bis er nicht mehr durch die Tür hindurchkam. Sie schrie auf, schrie aus ganzer Kraft. Der Kang erbebt. Mutter Sechzig wachte auf. Zog die Hände von ihren Rippen hinweg, um dem pressenden Atem freien Lauf zu lassen. Plötzlich durchzuckte ihr ruhiges Herz ein Schrecken. Ganz gegen ihren Willen kamen ihre Gedanken auf unheilvolle Dinge. Einem Menschen kann das nicht zweimal passieren. Der Alte war ein so guter Mensch, sein ganzes Leben lang hatte er nur zu schuftet, zu keinem Menschen sprach er auch nur ein einziges böses Wort, und trotzdem starb er so grausam. Die restliche Lebenslast ruhte nun auf den Schultern von Hündchen. Wenn er nun älter wird, kann ihn jeden Tag das gleiche Los treffen.

Die Nacht zieht sich unbarmherzig in die Länge, als ob sie die unschuldigen Menschen unter grausamen Foltern verhören wollte. Die noch vorhandenen Stimmen und Bewegungen werden alle schwarz.

Das erste Hahnenkrähen ertönt.

« Alter Himmelsvater », denkt Mutter Sechzig.

« Huuu, Huuuu », erwidern die Kohlenträger, die um fünf Uhr aufgebrochen sind. Das Stampfen der Eselschuhe zieht an der niedrigen Mauer vorbei, vermischt mit dem « Dju-dju » und « Ho-Ho » der Eselstreiber.

Der achtzehnte des zwölften Monats steht bevor. Bald ist wieder ein Jahr friedlich dahingegangen. Diese Gedanken schlafert Mutter Sechzig wieder ein und lassen sie in ein zweites Traumland hinübergleiten.

Der Himmel vor dem kleinen Haus wacht langsam aus dem Traum auf. Der Mond zieht sich nach dem Westen zurück, die Gebäude, Bäume, Abhänge und seine düstere Scheibe dem eben entstandenen neuen Tag abtretend. Die Sterne lassen lebensmüde ihren Glanz funkeln, als wollten sie diese mühsam erlangte, kurze Gelegenheit festhalten. Aber während noch ihre Bemühungen nach aussen hin wirkungslos bleiben, ist schon alles in Blau getaucht. Das Blau fällt auf den Himmel zurück, so dass die Zahl der Sterne allmählich geringer wird, um dann schliesslich vollkommen zu erlöschen.

Die strenge Kälte der schwarzen Nacht wandelt sich in kühle Morgenfrische um. Die vierte Schicht der Frühaufsteher im Dorfe, die Dungsammler, nehmen, am Arm ihre baumelnden Körbe, mit einer Hand die Mistgabeln und durchstöbern, jeder für sich, den Boden am Wegrand.

« Eisig frisch, das Wetter, dieses Jahr! », sagen sie, Wenn sie zufällig einander begegnen.

« Onkel Bai-sui hat so sein grosses Alter erreicht, was macht es da schon aus, dass er immer so früh aufsteht? », sagte der eine, als er am kleinen Haus vorbeikam und über die Mauer spähte.

« Ah, sind die Menschen erst alt geworden, finden sie keinen Schlaf », erwiderte ein mittelgrosser Mann von ungefähr sechzig Jahren. Es war der Nachbar von Mutter Sechzig, der noch näher zu ihr wohnte als Vater Wudau.

« Ihr beiden Brüder versteht es auch nicht, mal auszuruhen. Um fünf hörte ich, wie San-yüan-dsi seinen Esel zum Kohlschleppen antrieb. »

« So sind eben die Menschen », sagte der andere und sammelte mit der Mistgabel den frischesten Dung auf. Diesen Dung hatte sein eigener Esel soeben fallen lassen, als ihn sein Bruder San-yüan-dsi vorhin am Hause vorbeiführte.

Der Alte griff mit einer Hand in seine Jacke, er schien irgendwas zu suchen. Aber äusserlich stand er beschäftigungslos vor seiner Tür, denn er war einer der im Dorfe seltenen Müssiggänger. Während der

Mann, mit dem er sich unterhielt, sich entfernte, betrachtete er lange die Tür der regungslosen Nachbarin und kehrte dann in sein Haus zurück.

Was in dieser Hälfte des Hauses an Einrichtung mehr war als drüben in der anderen Hälfte, das war ein Mühlstein in der Erde. Das kleine Haus wurde « Bohnenquarkladen » genannt, daraus geht hervor, dass diese Hälfte in der Geschichte eine besondere Rolle spielte und innerhalb des kleinen Hauses die wichtigste Stellung einnahm. Aber noch niemand hat es erlebt, dass Gau Bai-sui mit dem Verkauf von Bohnenquark jemals Geschäfte gemacht hätte. Nicht, dass keine Kunden gekommen wären, um ihn aufzusuchen. Nur waren es keine regelrechten Käufer, sondern kleine Kinder, die in Begleitung von älteren Leuten zum Spielen kamen.

« Wollen wir zum Bohnenquarkladen gehen, mal die Kaninchen angucken? », war die von alten Leuten am häufigsten gebrauchte und den meisten Erfolg versprechende Redensart im Dorfe, wenn die Kinder bitterlich weinten. Es kamen Kinder mit noch schluchzendem Mäulchen, hüpfend vor Freude, es kamen welche schau, mit verängstigter Miene, die aber gleichzeitig gerne bleiben wollten, alle Arten von Kindern kamen zu allen Tageszeiten, um das Haus des Alten aufzusuchen.

Der Grund der grossen Anziehungskraft dieser Kaninchen war die ungewöhnliche Farbe ihrer Haare und ihrer merkwürdigen Augen. Der freudigste Empfang wurde von den Kindern den rotäugigen, weissen Kaninchen bereitet. Auch sie brachten ihr Leben unter der Erde zu. An der einen Seite des Mühlsteins war ein Tunnel als Verkehrsweg zwischen ihren und den oberen Familien. Auch ihr Haus war von den Bewohnern selbst erbaut. Zum Haus des Alten gruben sie verwickelte unterirdische Gänge aus. An einigen Stellen der Erdoberfläche konnte man durch die « Wände » ihre Bewegungen hören. Diese Wände trennten den dritten Wohnbezirk des kleinen Hauses ab.

Jetzt war ein frischer Morgen, für die Menschen zwar nicht spät, aber für die Kaninchen noch sehr früh, so dass Gau Bai-sui das Haus für sich allein mit Beschlag belegte konnte. Er nahm keinen Anteil daran, ob seine Nachbarin schon aufgestanden war, oder warum sie noch schlafen musste. Natürlich gab es auch niemand, der Einspruch dagegen erhoben hätte, dass er sich vom grossen Feuer die Pfeife ansteckte, sich auf eine Kante des Mühlsteins niederliess und das Gesicht zur Strasse gewandt, den kreiselnden Rauch durch das Haustor der Spur seiner gedankenlosen Blicke folgen liess.

Die Wintersonne beschreitet ihren Weg besonders hastig. Während wir unsere Blicke von Mutter Sechzig abgewandt hatten war an die Stelle, die der Mond der gestrigen Nacht einnahm, bereits die heutige Sonne gerückt. Unter ihren kalten Strahlen konnte man die Umrisse des ganzen Dorfes noch klarer erkennen. Von der Vorderfront des Bohnenquarkladens, an der Seite des Wudau-Tempels vorbei, schlangelte sich ein grosser Weg, der in einem gürtelähnlichen Halbkreis die östliche Hälfte des Dorfes umwand. Er zog sich nach Norden hin und führte bis zur Flussbiegung ausserhalb des Dorfes. Ausser im Sommer, wenn die Bergflüsse in Bewegung kamen, war es gewöhnlich ein ausgetrockneter sandiger Erdweg; dieser Umstand war aber kein Hinderungsgrund für das Dorfvolk, ihn Flussrinne zu nennen. An der Ostseite der Flussrinne erhob sich ein steiler Abhang, der dem Dorf den Namen Westgraben einbrachte und sich selbst Ostklippe nannte. Am Fuss des Abhangs, stand, durch einen kleinen Weg mit der Flussrinne verbunden, der Hof einer vermögenden Familie. Gleich der Umgebung des Wudau-Tempels war der Abhang mit einigen verstreuten Baumgruppen bewachsen. Hinter dem Vorhof wohnte eine Pächterfamilie. Durch ein kleines Tor gelangte man vom Vorhof in den grossen breiten Haushof und den Obstgarten. Die Umfassungsmauer des Gartens stiess unmittelbar an die Flussrinne. Der öde, weite Platz ausserhalb des Haushofes wurde durch ein ornamentales durchbrochenes Mauerwerk von der Flussrinne getrennt, nur an der mit der Umfassungsmauer benachbarten Seite blieb ein kleiner Ausgang. An der anderen Seite der Flussrinne, mit dem Wudau-Tempel und dem Pächterhof ein gegenüberstehendes Dreieck bildend, zog sich ein Streifen Gemüseland hin. Jetzt waren darauf hier und da einige Dunghaufen. Auf dem Gemüseland ertönten Stimmen, rund um die Dunghaufen sammelten sich Menschen.

« Alter Knabe, das hast du mal wieder gründlich verpatzt! », lärmten und lachten die Leute sich der Flussrinne am Rande der durchbrochenen Mauer nähernd.

(Fortsetzung folgt.)

" ORIENT ET OCCIDENT "

Revue mensuelle, illustrée

Monthly illustrated review

Illustrierte Monatsschrift

FRANÇAIS — ENGLISH — DEUTSCH

BIBLIOTHÈQUE SINO-INTERNATIONALE

Genève

LEÇONS ET TRADUCTIONS

M^e et M^{me} LOEWY-MERMOD, Dr. phil.

3, Rue Butini . GENÈVE . 3, Rue Butini

Français	} Grammaire Littérature Correspondance commerciale Conversation
Allemand	
Anglais	
Italien	
Espagnol	
Latin	

INSTITUT SINO-INTERNATIONAL

GENÈVE

Florissant, 5

Cours de langue chinoise

Cours élémentaire

Cours primaire

Cours moyen

Cours supérieur

Ces cours d'une durée de 3 mois chacun, ont lieu 2 fois par semaine.

Finance unique d'inscription :
Fr. 3.00

Prix du cours de 3 mois :
Fr. 20.00

Pour d'autres renseignements s'adresser à la
" Bibliothèque Sino-Internationale " Château de Montalègre
route de Vésenaz.
Téléph. 45.330

PUBLICATIONS DE LA BIBLIOTHÈQUE SINO-INTERNATIONALE

GENÈVE

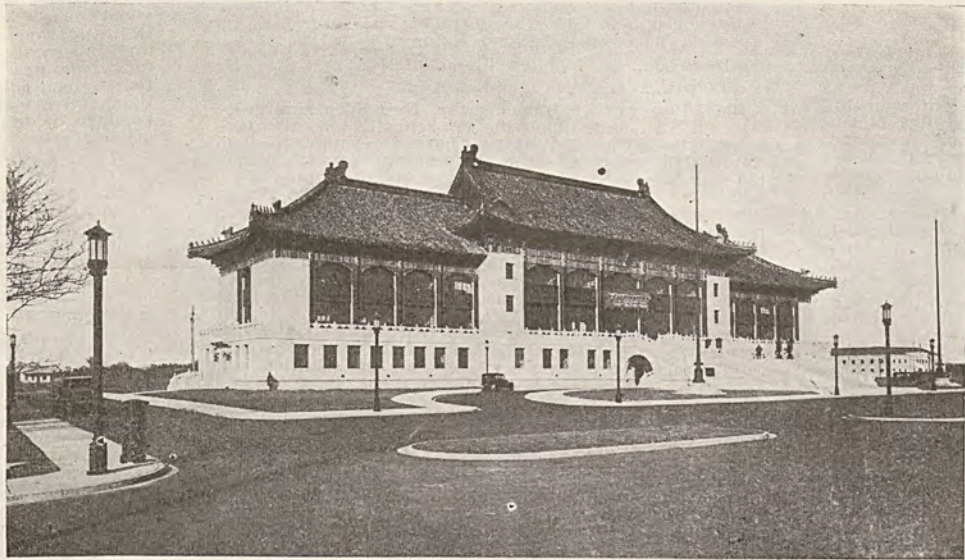
Château
de Montalègre

Bibliothèque Sino-Internationale, Genève, 1934 (français, anglais, allemand).....	Fr. 2.—
Extrait de la brochure, " Bibliothèque Sino-Internationale ", Genève 1934 (français, anglais)	Fr. 1.—
Album, " Bibliothèque Sino-Internationale ", Changhaï 1934 (texte français et chinois) ..	Fr. 4.—
Schriftenreihe der Bibliothek Sino-International, N° 1: Die Chinesische klassische Oper.	Fr. 3.—
N° 2: Laotse und die Biologie	Fr. 1.50
N° 3: Contribution à l'Etude de la Population Chinoise.....	Fr. 4.—
N° 4: L'écriture et les Manuscrits Lolos.....	Fr. 3.—
Calendrier d'Art chinois 1935.....	Fr. 1.50
Série de 30 photos de la Bibliothèque.....	Fr. 4.—

Le Nouveau Changhai

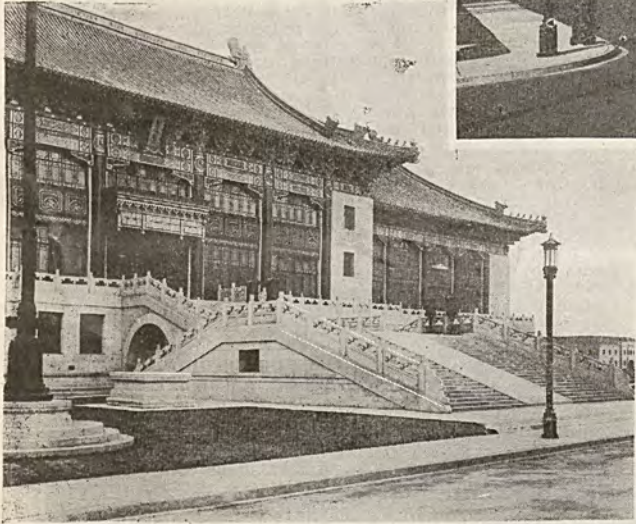
Neues

Vue générale de l'Hôtel de Ville de Changhai.
General view of the Town-Hall at Shanghai.
Hauptansicht des Stadthauses in Shanghai.



Aujourd'hui
To-day
Heute

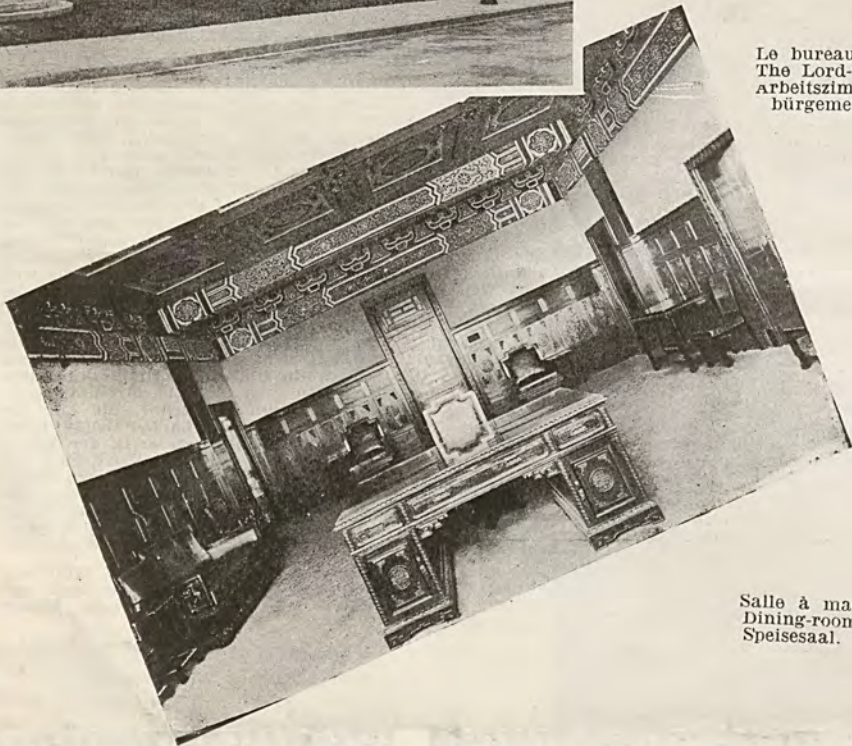
Le perron de l'Hôtel de Ville de Changhai.
The door-steps of the Town-Hall at Shanghai.
Die Freitreppe des Stadthauses in Shanghai.



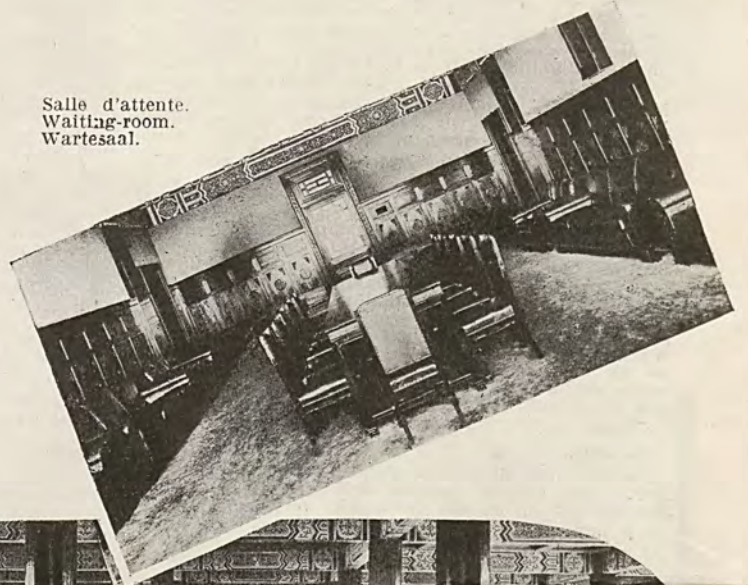
L'Hôtel de Ville de Changhai vu de côté.
Side-view of the Town-Hall of Shanghai.
Seitenansicht des Stadthauses in Shanghai.



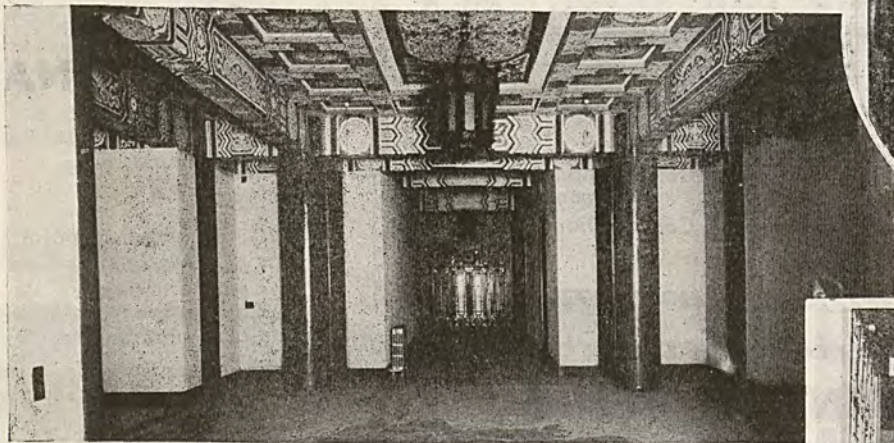
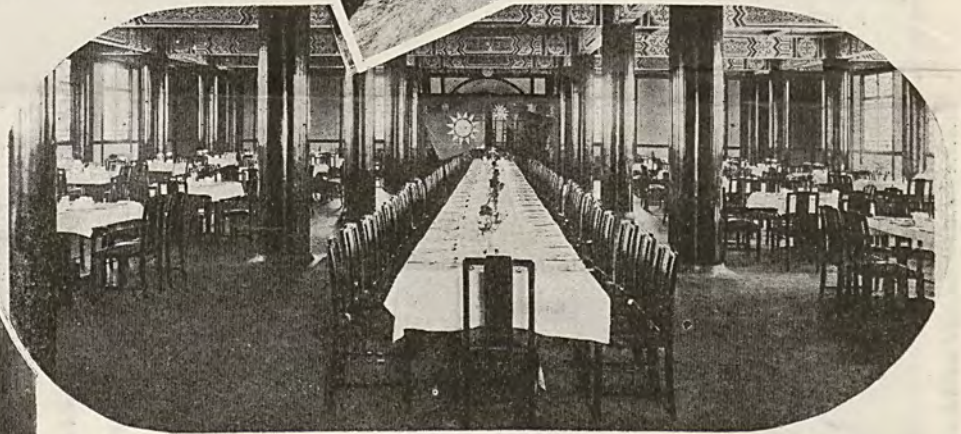
Le bureau du maire.
The Lord-Mayor's Office.
Arbeitszimmer des Oberbürgermeisters.



Salle d'attente.
Waiting-room.
Wartesaal.



Salle à manger.
Dining-room.
Speisesaal.



Passage.
Passage.
Durchgang.

Salle du Conseil.
Conference-room.
Konferenzzimmer.



Shanghai

The New Shanghai

**Demain
To-morrow
Morgen**

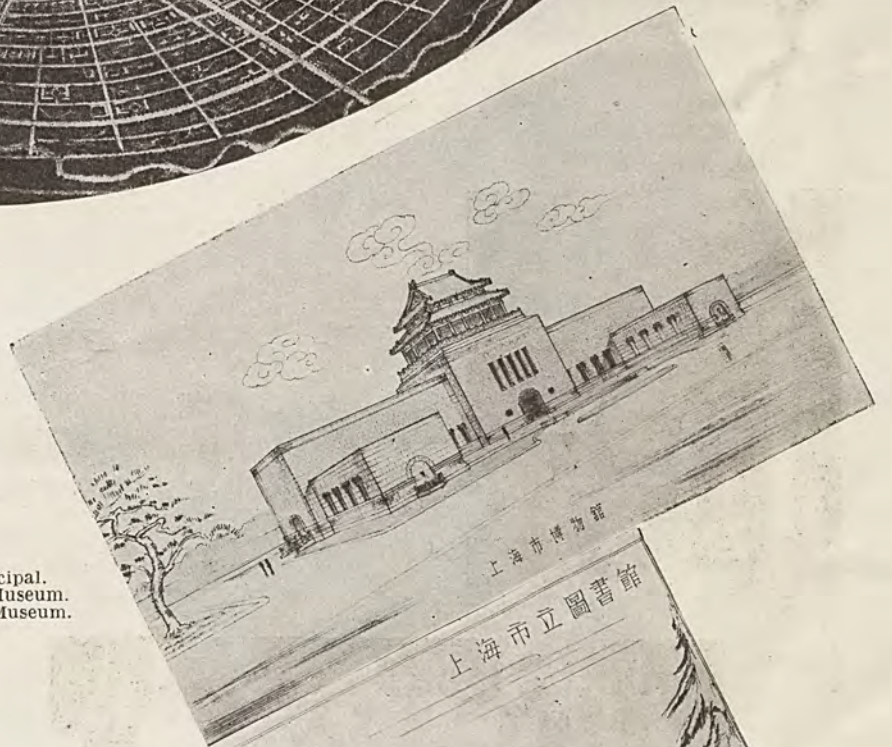


Le nouveau Changhai, vue à vol d'oiseau.
New Shanghai, bird's-eye-view.
Vogelschau vom Neuen Shanghai.



Au milieu du Nouveau Changhai se dresse la statue du Dr. Sun-Yat-Sen, père spirituel de la Chine Moderne.
In the midst of New-Shanghai rises the statue of Dr. Sun-Yat-Sen, spiritual guide of Modern China.
In der Mitte des Neuen Shanghai erhebt sich das Denkmal des « spiritus rector » des modernen China, Dr. Sun-Yat-Sens.

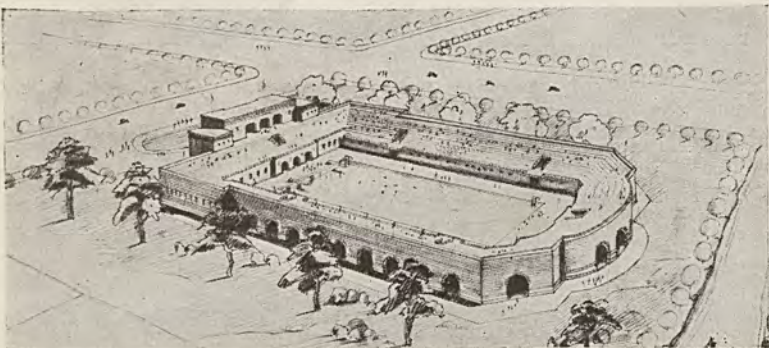
Musée Municipal.
Municipal Museum.
Städtisches Museum.



Gymnase couvert.
Gymnastic Hall.
Turnhalle.



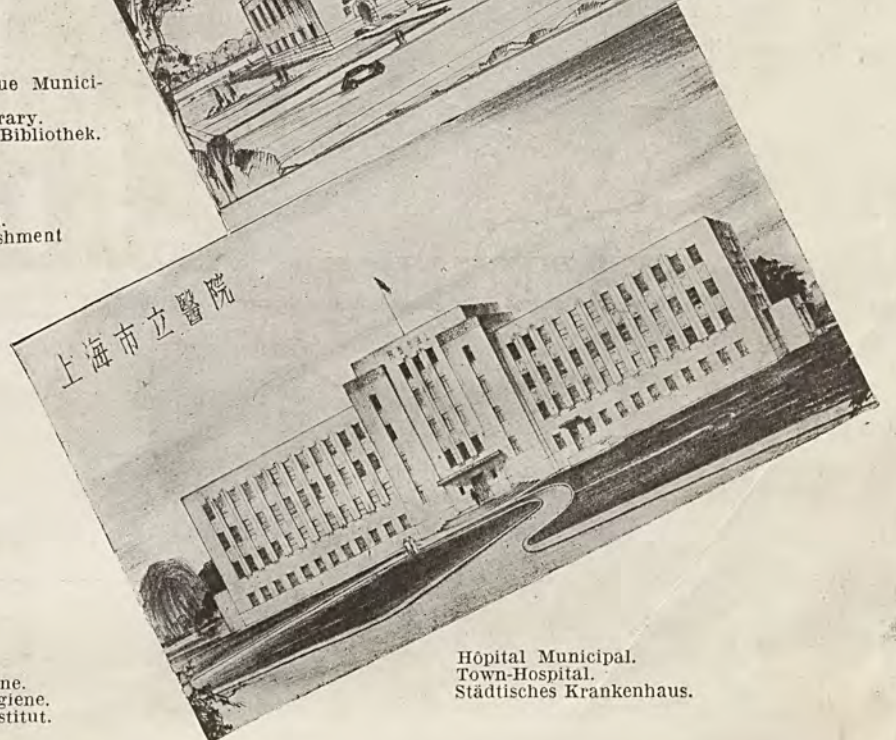
La Bibliothèque Municipale.
The Town-Library.
Die Städtische Bibliothek.



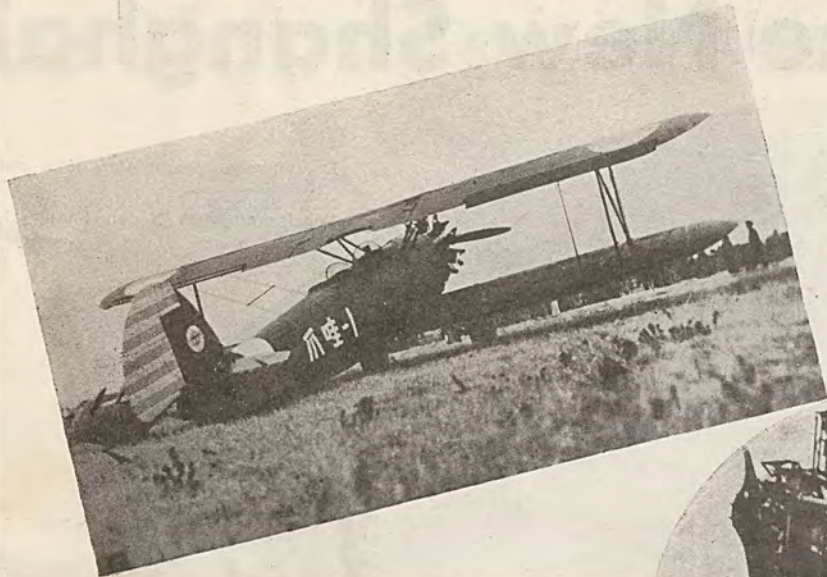
Ecole de natation.
Swimming-Establishment
Schwimmbad.



Institut d'Hygiène.
Institute for Hygiene.
Hygienisches Institut.



Hôpital Municipal.
Town-Hospital.
Städtisches Krankenhaus.



Cet aéroplane de construction moderne a été offert au gouvernement par la colonie chinoise de Java. Il a reçu le nom de « Java ».

This up-to-date aeroplane has been offered by the Chinese residents of Java to the government. It was given the name of « Java ».

Dieses ganz moderne Flugzeug stellt ein Geschenk der chinesischen Kolonie von Java an die Regierung vor. Wurde « Java » getauft.

Madame Li-Hia-Tcheng, épouse d'un ancien fonctionnaire de la S.D.N., aviatrice, fit son entraînement d'abord à Genève, plus tard à S. Francisco. A volé de New-York à S. Francisco ; il y a quelque temps, elle subit un accident dont elle échappa en sautant avec son parachute.

Frau Li-Hia-Tcheng, Gattin eines ehemaligen Beamten des Völkerbundes. Fliegerin ; hat das Flugwesen zuerst in Genf, später in S. Francisco betrieben. Flog von New-York nach S. Francisco, erlitt vor einiger Zeit einen Unfall, rettete sich durch einen Sprung im Fallschirm.

Mrs Li-Hia-Tcheng, wife of a former officer of the League of Nations. Devoted herself to aviation, practising at first at Geneva, than at S. Francisco. Has fled from New-York to S. Francisco. Some time ago she met with an accident, from which she escaped only by jumping with her parachute.

Ces 8 aéroplanes constituent un don patriotique des cheminots chinois au gouvernement.

8 aeroplanes, — a patriotic gift of the Chinese railwaymen to the government.

Diese 8 Flugzeuge wurden der Regierung von den chinesischen Eisenbahnern geschenkt; eine Tat echt vaterländischer Gesinnung.



Le Secrétariat de la Y.W.C.A. à Peiping.
The Secretaries' Offices of the Y.W.C.A. at Peiping.
Das Sekretariat der Y.W.C.A. in Peiping.

Dames appartenant au comité administratif du sanatorium pour enfants tuberculeux, récemment inauguré à Kiang-Wan, près de Changhai. (Le parc, au fond, le secrétariat.)

Ladies forming part of the working-committee of the sanatorium for tuberculous children, recently inaugurated at Kiang-Wan, near Shanghai. (The park; the secretaries' offices in the background.)

Damen des Arbeitsausschusses des neu eröffneten Sanatoriums für tuberkulöse Kinder zu Kiang-Wan bei Shanghai. (Der Park, Sekretariat im Hintergrund).



Employées du Secrétariat de l'Y.W.C.A. (Etablissement Central de Changhai)
Employees of the Offices of the Y.W.C.A. (Central Establishment, Shanghai)
Sekretariatsangestellte der Y.W.C.A. (Zentrale Shanghai)

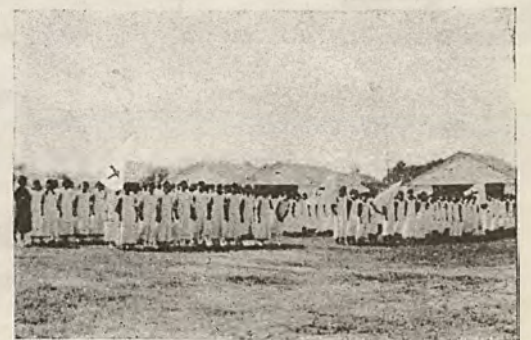


Entrée principale du bâtiment du Secrétariat de la Y.W.C.A.
Main entrance into the Offices of the Y.W.C.A.
Haupteingang des Sekretariatsgebäudes der Y.W.C.A.

Etudiantes, suivant un cours en vue d'être admises comme infirmières.

Women - students going through a course in order to qualify for hospital-nurses.

Lehrkurs für Studentinnen, die sich als Krankenpflegerinnen ausbilden wollen.



Ecole enfantine. Y.W.C.A. Chung-King.
Kindergarten. Y.W.C.A. Chung-King.

Etudiants suivant un cours d'entraînement militaire.

Students going through a course of military drill.

Studenten werden militärisch ausgebildet.

